

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 17.

Montréal, Jeudi, 26 Avril 1883.

Prix du numéro: 7 centims.—Annonces, la ligne: 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE: Louis Veillot, par A. D. DeCelles.—Expressions à noter, par E. Blain de Saint-Aubin.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Les Bas-Vestiers (suite), par Giulio.—Bibliographie.—Nos gravures.—Choses et autres.—De tout un peu.—Poésie: L'enfant et l'étoile, par l'atulle Mendès.—Amour et larmes, (suite), par Mary.—Incendie à Québec.—Une étoile intermittente.—Les volcans du globe.—Notes commerciales.—Nouvelles diverses.—Tribunaux comiques.—L'hospice de St-Gothard.—Les échecs.—Pensées.—Le jeu de dames.

GRAVURES: Le baron Jules Cloquet; Le gén. de Martinprey; M. Delaplane; Constantinople: Les obsèques de sœur Thérèse, supérieure de l'hôpital français à Péra; Portrait de la comtesse E. de Nassau-Siegen; Le prince Gortschakoff; M. Coumoundorous; Paris: Arrestation de M. F. Byrne.

LOUIS VEILLOT (*)

La presse catholique du monde entier devrait porter le deuil de Louis Veillot, car elle vient de perdre le plus fort polémiste du siècle, sa plume la plus brillante, un homme dont le nom figure déjà parmi les apologistes de l'Eglise et des défenseurs de la foi. Chose étrange et bien caractéristique de notre temps, cet homme, dont le nom a fait tant de bruit en France et en Europe, s'est éteint dans un calme qui ressemble à un demi oubli. Nous sommes tous pris, absorbés par tant de préoccupations, que si celui qui joue un certain rôle dans le monde, ne tient pas toujours la scène, nous nous détournons pour concentrer notre attention sur le nouveau venu qui crie et s'agite. L'âge, les chagrins, la maladie avaient paralysé depuis quelques années cette plume qui jadis mettait toute la France en émoi.

Louis Veillot, chef d'école, a été une puissance dans son temps. Il était à la presse ce que Victor Hugo a été à la littérature de notre époque, Talleyrand, Cavour, Bismark, à la diplomatie. Il a exercé une influence qui a dépassé les limites de la France et pendant vingt-cinq ans, les paroles de Veillot ont été acceptées comme des oracles dans tout le monde catholique, en Angleterre, aux Etats-Unis et au Canada.

La sûreté de sa doctrine, servie par son admirable talent, lui avait valu une espèce de royauté, qui a souvent été combattue, jamais renversée. Cependant il a trouvé de rudes adversaires là où il aurait dû rencontrer des alliés. Il a vu deux puissants prélats, monseigneur Sibour, archevêque de Paris, monseigneur d'Orléans, lui déclarer la guerre, lutter contre lui avec force coups d'autorité, car l'un et l'autre ont interdit la lecture de l'*Univers* dans leur diocèse; il s'est vu en butte aux attaques passionnées de catholiques éminents, comme Lacordaire, Montalembert et de Falloux! Hélas, pendant vingt-cinq ans, les catholiques de France se sont divisés, déchirés, affaiblissant leur cause et perpétué des haines qui existent encore! Il n'entre pas dans notre plan de retracer ces luttes malheureuses et encore moins de déclarer qui avait tort, qui avait raison. Qu'il nous suffise de dire que dans toutes ces luttes Veillot s'est toujours senti appuyé à Rome. En le suivant on était presque toujours certain d'être plus près de la vérité. Il s'est toujours montré catholique avant tout, allant droit son chemin, repoussant tout compromis avec l'ennemi, tandis que Lacordaire et ses amis avaient une confiance dans la société moderne que Veillot n'a jamais pu partager. Pour nous servir de deux termes à la mode dans le monde politique de France, Veillot était l'intrigant, et Montalembert, Lacordaire, les opportunistes du catholicisme.

C'est sur la question de l'enseignement, en 1848, que la lutte éclata d'abord entre les catholiques de France. Elle devint plus amère sous l'empire lorsque l'abbé Gaume, soutenu par l'école de l'*Univers*, entreprit sa célèbre campagne pour faire substituer dans l'enseignement des collèges les auteurs chrétiens aux auteurs païens. La lutte fut longue, et de part et d'autre on ne s'épargna guère.

Cette longue querelle de famille, si regrettable, n'a jamais empêché Louis Veillot de batailler contre la révolution, l'impunité, la libre-pensée, le matérialisme qui semble déborder la société. C'est dans cette lutte qu'il est admirable. Il fait beau voir ce terrible polémiste aller droit aux plus redoutables de ses ennemis, engager la bataille sur le terrain choisi par eux, les renverser, les écraser! Quelle bataille difficile et contre quels obstacles! Ce n'était pas la science de ses adversaires qui était à craindre, mais leurs sarcasmes, leurs rires. On voulait miner le catholicisme par l'esprit, par le ridicule; c'était ce qui devait le mieux réussir dans une société frivole ou le ridicule tue. Veillot rendait les coups avec usure, et si le ridicule faisait des victimes, c'était parmi les petits-fils de Voltaire. Lorsque les Sarcey, les About, les Havin, raillaient le bienheureux Benoit Labre sur sa malpropreté volontaire, Veillot mettait les rieurs de son côté en montrant à nu la lèpre morale de ces impies mille fois plus repoussante que les haillons du bienheureux Benoit Labre, objet de mépris de la secte révolutionnaire.

Comme journaliste, Louis Veillot a été longtemps la première plume de France. Ce n'était pas un écrivain que l'on put rattacher à aucune école: il avait un style à lui, il tranchait par sa manière et un talent tout personnel, comme par son caractère et son attitude vis-à-vis des partis et des gouvernements. Ce n'était pas un écrivain d'inspiration classique, mais rien de plus français que son style, rien de vigoureux comme cette phrase nourrie d'idées. Et quelle puissance de raisonnement sa logique entourait la cause qu'il défendait d'arguments serrés comme les mailles d'une armure impénétrable! Il mettait au service de sa cause un esprit satirique plein de causticité qui avait facilement raison des sarcasmes et des sophismes de ses adversaires. Lorsqu'on le suivait dans ses polémiques ardentes, lorsqu'on le voyait s'acharner à ses adversaires, sa phrase faisait l'effet d'un couteau, et il nous semblait entendre les gémissements des victimes si furieusement tailladées. C'était l'homme de la circonstance; c'était le fouetteur qu'il fallait à cette nuée de contempteurs de l'Eglise, qui ne vit jamais sous son drapeau un soldat plus dévoué, plus fort et plus méritant.

A. D. DECELLES.

EXPRESSIONS À NOTER

RÉHABILITATION DE CERTAINS MOTS

Rien de plus intolérant qu'un puriste; *proscrire* est sa devise.

"Ces sortes de gens (les *puristes*), dit La Bruyère, ont une fade attention à ce qu'ils disent, et l'on souffre, avec eux, dans la conversation, de tout le travail de leur esprit;... ils ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde;... ils parlent proprement et ennuyeusement: ils sont *puristes*."

D'Alembert, dans son éloge de Dangeau, à l'Académie, cite cette épigramme:

Je sens que je deviens *puriste*:
Je plante au cordeau chaque mot.
Je suis les Dangeaux à la piste,
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

Dangeau était un académicien, innovateur hardi dans son langage, et en butte aux sarcasmes des puristes.

Nous avons, en Canada, plus de puristes qu'on ne pense. Seulement, ils se distinguent presque tous par une connaissance fort superficielle de la grammaire.

Récemment, ces messieurs ont voulu proscrire, de notre langage parlementaire, les mots suivants, entr'autres:

ORATEUR, MOTION, BILL, COMITÉ, LECTURE.

On a pu voir, dans des articles précédents, que les mots *Orateur* et *Motion* sont parfaitement français, en langage parlementaire, dans le sens que nos députés canadiens leur attribuent.

Définissons les trois autres, d'après les dictionnaires les plus récents:

BILL, subst. masc., Projet d'acte du parlement d'Angleterre et aussi, quelquefois, loi rendue.

BILL D'INDEMNITÉ, Expression qui, du parlement anglais, est venue dans le langage parlementaire français, et se dit de l'absolution que la Chambre donne à un ministre pour quelque chose d'irrégulier, il est vrai, mais commandé par les circonstances.

Le mot *bill*, qui s'écrivait autrefois *bille*, vient du mot latin *billā* (basse latinité), qui veut dire mémoire, cédule, contrat. C'est une altération du mot *bulle*, *bulia*, qui veut dire aussi cédule, rescrit... *Bill* est un mot d'origine toute française.

COMITÉ, subst. masc., Réunion d'un nombre relativement restreint de personnes, ou, plus spécialement, de membres d'un corps plus nombreux, d'une assemblée, laquelle réunion est chargée de s'occuper d'affaires déterminées, de donner un avis, de préparer une délibération.

LECTURE, subst. fém., Désigne les différentes phases que traverse un *bill*, au parlement anglais, avant d'être adopté par les Chambres: première lecture, deuxième lecture, troisième lecture.

Voilà des explications que l'on trouve dans les bons dictionnaires, dans les bonnes *revues* et dans les meilleurs journaux et auteurs français. Pourquoi les rejeter en Canada?

Signalons encore aujourd'hui une autre expression que les *puristes* veulent bannir de notre langage administratif:

LA SANTÉ d'une ville est tout aussi français que l'ÉTAT SANITAIRE d'une ville.

LE BUREAU de santé est tout aussi français que LE CONSEIL D'HYGIÈNE.

MAIS OFFICIER DE SANTÉ n'est pas français pour désigner le médecin employé par un BUREAU DE SANTÉ.

OFFICIER DE SANTÉ désigne un médecin autorisé à pratiquer, pendant un certain temps, sans avoir encore passé les derniers examens du doctorat.

Le *Health Officer* des anglais est tout simplement le médecin du conseil de santé.

Nous parlions un singulier langage, si nous écoutions toujours messieurs les *puristes*.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

P. S.—Un dernier détail qui n'est pas sans intérêt, au sujet du mot *Orateur* que l'on a tant discuté.

C'était en 1835. L'Académie Française allait publier une nouvelle édition de son dictionnaire. Guizot, depuis trois ans membre du cabinet Molé-Thiers, membre de l'Institut de France, Guizot dont les études sur l'Angleterre attiraient beaucoup l'attention, soumet à l'Académie un mémoire démontrant que l'on doit désigner par le mot *Orateur*, le président de la Chambre des Communes en Angleterre. L'Académie approuve le mémoire et insère le mot *Orateur* dans son dictionnaire. Nos puristes diront-ils encore que ce mot n'est pas français?—Quelques uns en sont capables.

E. B.

DE MONTRÉAL À LOURDES

(Suite)

VI

PERSÉCUTIONS

Le 18 janvier 1862, l'évêque, reconnaissant solennellement la vérité de l'apparition, avait annoncé le dessein de bâtir un sanctuaire pour répondre à la demande de la sainte Vierge, et, après quelques jours, les offrandes venues de toutes parts montaient à la somme de 500,000 francs. L'année suivante, on pouvait prévoir que la souscription atteindrait plusieurs millions.

L'église pût donc être bâtie sur les plus grandes proportions, et, pendant ce temps, les pèlerinages affluaient.

Le Souverain-Pontife, qui suivait tous ces événements avec le plus vif intérêt, envoya à l'évêque de Tarbes un bref daté du 4 septembre 1869, qui confirmait sa décision sur la vérité de l'apparition.

Plus tard, Mgr l'évêque de Tarbes ayant établi une confrérie en l'honneur de l'Immaculée Conception, le

(*) Grâce à une erreur d'un bureau de poste, cet article qui devait paraître dans le numéro précédent, est allé se promener à Québec et nous est revenu lorsque le journal était sous presse.

Saint-Père éleva cette association au rang d'archiconfrérie et la dota de nombreuses indulgences. A toute personne visitant l'église de Notre-Dame, à Lourdes, une fois dans l'année, deux cents jours d'indulgences applicables aux âmes du purgatoire. En 1871, l'église était presque terminée, lorsque l'abbé Chocarne, frère du célèbre prêtre dominicain, célébrant la messe dans la nouvelle église, eut la pensée de faire un appel à tous les diocèses de France pour venir porter leurs offrandes à la très sainte Vierge. L'année suivante, des pèlerinages de tous les diocèses étaient organisés et venaient faire leur manifestation à Lourdes, le 6 octobre 1872, avec vingt mille pèlerins, portant 252 bannières et des offrandes considérables, et présidés par huit évêques.

Rien de plus remarquable que ces bannières qui sont des chefs-d'œuvre de broderie d'or, d'argent, de velours et de soie. L'on voyait des reproductions des plus célèbres images de Marie, depuis les Catacombes jusqu'à nos jours, parmi lesquelles plusieurs miraculeuses, depuis Chartres jusqu'à Pont-Main.

On retrouvait là les antiques images de Roc Amadour, de la Daurade, de Toulouse, de Notre-Dame du Puy, de Notre-Dame de Fourvières, de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de Chartres, etc., le tout orné des armes des évêques, des villes principales, des communautés religieuses.

Le défilé des bannières, accompagnées de chœurs, de chants et de bandes de musique, dura une heure et demie, puis elles vinrent former un demi-cercle glorieux devant la grotte miraculeuse, et ensuite elles furent portées dans l'intérieur de l'église où elles devaient constituer la réunion la plus riche qui existe au monde, de toutes les plus belles reproductions de la Vierge très pure et immaculée.

A partir de ce moment, les pèlerins augmentèrent encore, attirés par des miracles toujours plus nombreux. "Jamais peut-être le peuple chrétien ne fut entraîné par un mouvement plus unanime, jamais peut-être en aucun lieu de la terre les miracles n'ont été multipliés avec une si prodigieuse miséricorde."

Chaque année on comptait au moins 100,000 pèlerins. En l'année 1873, on en vit 140,000 ; à certains jours, on en vit 20,000 réunis, et plus d'une fois 50,000. Au jour de la consécration, il y en avait 150,000.

Le jour de la consécration de l'église fut fixé au 2 juillet 1876. Trente archevêques et évêques y assistaient, présidés au nom du pape par le Cardinal-Archevêque de Paris, assisté du Nonce, Mgr Meglia. On a dit qu'il y avait ce jour-là 150,000 pèlerins, parmi lesquels des représentants des plus grandes familles d'Europe, le duc de Nemours et la comtesse de Parme, le duc et la duchesse d'Alençon, etc.

L'église terminée était magnifiquement ornée avec les présents qui avaient été offerts. On y voyait des crucifix, des chandeliers du plus grand prix à tous les autels ; cent lampes très riches dans la nef principale ; des orgues colossales ; des ex-voto par milliers en marbre, en bronze, en argent ; cinq mille cœurs disposés en inscriptions autour de l'église ; aux autels, des décorations militaires, des parures et des couronnes de mariées, des sabres, des épées, des insignes, des épaulettes d'officiers et de généraux. Tout cela, accompagné de la tapisserie merveilleuse de trois cents bannières suspendues de toutes parts, depuis le pavé jusqu'à la voûte, dans tout le contour de la nef principale, fait de cette église la manifestation la plus éclatante de l'amour des chrétiens et de leur reconnaissance pour la très sainte Vierge.

Nous n'en dirons pas plus dans cet avant-propos, devant parler encore de l'Église et de toutes les splendeurs du pèlerinage de Lourdes qu'il nous reste maintenant à décrire.

* *

J'avais donc lu le beau livre de M. Lasserre sur les apparitions de la très sainte Vierge à Lourdes, et j'avais souvent pensé avec regret que jamais les circonstances ne me permettraient d'aller contempler les lieux illustrés par tant de merveilles et que jamais il ne me serait donné de voir cette place vénérable où la très sainte Vierge a déposé la trace de ses pas.

Mais enfin il advint telle circonstance qui m'obligeait d'aller en Europe, et je pus alors présumer qu'il me serait facile de visiter Lourdes.

Je fis donc mes préparatifs, je réunis ce qui était indispensable, je parcourus les guides que je pus rencontrer, j'écoutai avec la plus grande reconnaissance toutes les indications que bien des voyageurs expérimentés se faisaient un devoir de me donner et dont j'ai retenu au moins quelques-unes.

"Ainsi prendre le moins de bagages possible distribués de manière à ce que l'on puisse les porter soi-même facilement en toutes circonstances ; ne pas oublier le "fameux parasol" sans lequel on serait brûlé par le soleil ardent des Pyrénées et des glaciers ; ne pas oublier la longue-vue qui seule peut permettre de prendre une idée de ces montagnes gigantesques ; au milieu desquelles se trouve Notre-Dame de Lourdes, etc., etc."

Après toutes les dispositions préliminaires que j'acc-

complissais avec une impatience fiévreuse le moment du départ arriva et alors... voilà que le cœur me manqua et je ne pouvais plus me résoudre. Il me semblait que je n'aurais jamais le courage de quitter cette maison que je reconnus alors tant aimer, et cette chambre qui allait rester vide, et ces sanctuaires qui nous environnent de leur ombre protectrice, et cette bibliothèque où se trouvent les compagnons du travail et de la solitude. J'hésitais donc et si bien qu'on fut presque obligé de me pousser par les épaules, et de me jeter dans la voiture qui m'attendait impatiemment.

J'avoue que j'avais honte de me trouver un si mince voyageur, mais ce qui me consola c'est que je reconnus plus tard que je n'étais pas le seul à qui pareille peine fut arrivée et je retrouvais, un jour, tous ces sentiments si naturels exprimés par un aimable voyageur dans un charmant volume que je cite pour l'édification de tout pèlerin qui éprouverait au moment de partir une faiblesse aussi déplorable.

Il nous dit "qu'au départ il lui fallait prendre congé de sa vieille mère, qui lui répétait tous les conseils qu'elle lui avait donnés depuis un mois. Puis après l'avoir serré dans ses bras sur la galerie de la maison, elle fondit en larmes, n'eut pas le courage de se contenir, la pauvre mère, et disparut.

"Alors les fils tout attendri reste immobile, le cœur serré, ne sachant plus que devenir il est tenté de s'écrier : "mère, mère, ouvrez, ouvrez, je ne pars plus, je reste avec vous," et craignant de céder à son émotion, il descendit l'escalier en courant comme s'il était menacé de quelque danger, et il se mit en marche tristement, s'étonnant de trouver si pénible ce jour qu'il attendait avec une impatience fébrile depuis un mois. Il y a donc dans le cœur de l'homme un trésor de sentiments qu'il ne connaît pas et qui ne lui sont révélés qu'à certains moments !

"Mais au bout de quelques pas la vision de tout ce qui l'attend, là-bas, au but si longtemps désiré, vient l'envahir et il reprend courage."

C'est à quoi chacun peut s'attendre et bien heureusement, car sans cela on ne pourrait prendre de résolution. Il est cependant un secours plus efficace et encore plus consolant, c'est de dire avec recueillement les prières que l'Église met sur les lèvres du voyageur lorsqu'il va partir :

"Que le Seigneur Dieu d'Israël soit à jamais béni ! etc. Qu'il maintienne nos pas dans la paix et la sécurité ; qu'il nous donne son ange Raphaël pour nous accompagner dans le voyage et nous ramener plein de joie et sans dangers à notre demeure, etc., etc.

"Vous qui avez conservé Abraham parmi tous les dangers de sa vie errante ; vous qui avez conduit les Israélites même au passage de la mer rouge ; vous qui avez illuminé le chemin des rois-mages avec un astre de votre ciel, conduisez-nous, soyez notre soutien dans la fatigue, notre consolation dans les peines, l'ombre en plein soleil, l'abri dans la tempête, la défense dans le péril, le port dans le naufrage, afin qu'après avoir atteint heureusement notre but nous revenions sans atteinte aux lieux chéris que nous quittons, etc."

Avec de telles pensées on n'a plus à hésiter.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

PAILLETES D'OR. *Cueillette de petits conseils pour la sanctification et le bonheur de la vie.* Cinquième série, recueil des années 1880-81-82, 1 volume in-18. Prix, 13c. J. B. Rolland et fils, éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent, Montréal.

C'est avec plaisir que nous accusons réception de la 5e série de ces pieuses pensées si justement nommées par l'aimable auteur de cette utile cueillette "Les Paillettes d'Or," ces petits volumes si aimés de notre public n'ont pas besoin de recommandation ; les quatre séries déjà publiées faisaient attendre avec impatience de tous les pieux lecteurs la 5e qui vient de paraître. Nous nous contenterons donc de citer les paroles de Mgr Harley, archevêque d'Avignon, dans la lettre d'approbation qu'il a adressée à l'auteur :

"Moi cher abbé.—On va se réjouir et je me réjouis le premier à l'apparition de la cinquième série de vos "Paillettes d'Or." Plus on en reçoit, plus on en veut recevoir ; et Notre Seigneur ayant béatifié la faim et la soif de la justice, il est à propos de travailler à recueillir toujours plus nombreuses ces parcelles qu'on espère pouvoir réunir en précieux lingots.

"Recevez, mon cher abbé, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mon affectueux dévouement."

L'ouvrage est aussi revêtu de l'imprimatur de Mgr de Montréal. Nous sommes certains que ce volume recevra de tous le même accueil que ses devanciers.

On trouvera à la librairie J. B. Rolland et fils les quatre premières séries des "Paillettes d'Or," reliées en un volume, au prix de 65c.

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Autrefois le cimetière entourait l'église. Sous leurs dalles de marbre ou sous leurs croix de bois, les morts entendaient la clochette de l'Élévation et s'unissaient au sacrifice. Les vivants, au sortir de la messe, passaient en silence au travers de ce champ du repos et se rappelaient, en passant ainsi, le néant de la vie. Ils murmuraient aussi une prière pour les leurs.

Aujourd'hui, c'est sur une place qu'ils se trouvent au sortir de l'église. Dès lors, adieu le silence ! adieu le recueillement ! adieu la prière ! et par contre, dissipation, brouhaha, critique. Oh ! vieux bas-vestiers chrétiens, comme vous devez vous féliciter de n'être plus là pour entendre les jeunes gens ne rêver que fêtes et plaisirs, les hommes faits que veaux et moutons, les femmes que toilette et fadaïses !

Mais ces ombres, le Bas-Vestier ne les évoque pas. Il est trop devenu un homme de son siècle et, comme tel, il s'est rabaisé : à défaut de la Marseillaise qui lui répugne encore, il chante les Girondins, et c'en est assez pour n'être plus qu'un homme ordinaire.

Tel, il a l'instinct du café, et, comme il ne l'a pas chez lui après le dîner de famille, il le prend avant, à l'auberge du coin. Il en sait tous les avantages et le lecteur n'en doutera pas, après avoir lu cette strophe, souvent chantée là-bas et due à la plume aisée de leur poète contemporain :

Qui, le café, voilà ma fantaisie !
Clair, fort et chaud, pour moi c'est un trésor,
C'est un remède aux maux de cette vie,
C'est la santé de l'esprit et du corps.
Soyez malade, ayez rhume, migraine,
Des cors aux pieds, engelure et cœtera :
Doublez la dose et tenez pour certaine
La guérison fût-ce du choléra.

Il en douterait moins encore, s'il voyait nos joyeux paysans déguster, en véritables gourmets, chaque goutte du précieux liquide. Lorsque surtout ce café a été relevé de quelques cuillerées d'eau-de-vie, vous entendriez clapper les langues, les yeux s'animer, la conversation prendre un tour plus plaisant et l'esprit se traduire par quelques pointes aiguës, toujours du reste frappées à la double marque de la religion et du caractère national.

Au reste, disons-le tout de suite, les excès sont rares. Si l'on boit ainsi, c'est pour fêter un ami, absent depuis longtemps peut-être, c'est pour cimenter un marché, c'est quelquefois pour arrêter les conditions d'un mariage ; ce n'est jamais pour s'enivrer.

S'enivrer ? Ah ! pensez-y, la fermière y trouverait la matière d'un sermon de huit jours ! le village en serait en émoi ! et, pour les jeunes gens, ils ne trouveraient que difficilement une femme !

Un reporter de journal, plaie qui n'existe pas encore là-bas, eût pu, dans le court espace de temps pris pour lire ces quelques lignes, recueillir toutes les nouvelles de la paroisse, depuis l'appréciation du sermon jusqu'à la fluxion de poitrine dont le chat de Manette fût atteint dernièrement. On parle si vite au Bas-Maine, et l'on y est si français encore qu'on peut, comme à la réunion des Tentes dorées, parler six à la fois et s'entendre !

Cependant, midi arrive. La famille reprend le sentier ombreux du village et rentre dans son logis.

Pour nous, cette maison ne manque point d'originalité. Son toit aigu et long, sa cheminée ronde, son aspect sévère comme le granit dont elle est faite rappellent ces vieilles demeures échelonnées encore aujourd'hui le long de la route du Saut-Montmorency. Mais, ces vieilles maisons canadiennes ont-elles conservé les cheminées monumentales où nos grands-pères faisaient, dit-on, rôti un bœuf entier ? renferment-elles la longue table de chêne et les sièges de bois blanc, ouverts à tout venant ? sont-elles décorées de meubles de cerisier rouge et d'images plus remarquables par le brillant des couleurs que par l'expression des figures ? C'est plus que je ne pourrais dire.

Mais, ce que je puis dire, c'est que le Bas-Vestier ne se sent nulle part aussi heureux qu'au milieu de ces souvenirs du passé et de ces beautés naïves. En rentrant chez lui, il se sent à l'aise. Si la moisson a été abondante, si le grain se vend à bon prix, si les bestiaux prospèrent et si le cellier est rempli, il sait faire honneur à son dîner comme peu de princes sur la terre. Un Brillat-Savarin n'oserait même tenter une esquisse de ses plaisirs de la table.

Une bonne soupe aux choux, toute fumante et parfumée, un simple morceau de lard, mais avant tout, même avant le fromage de Livaro, le poiré mousseux, tiré du tonneau dans la cruche de terre noire : voilà d'ordinaire, avec le pain de seigle ou même de blé noir, ce qui constitue, pour le Bas-Vestier, le *nec plus ultra* du luxe. Mais je défie tout gastronome de porter à la dinde truffée ou même au nid d'hirondelle un coup de dents plus vigoureux que Jacques Bonhomme ne le porte à sa maigre mais salubre pitance. Le plus heu-



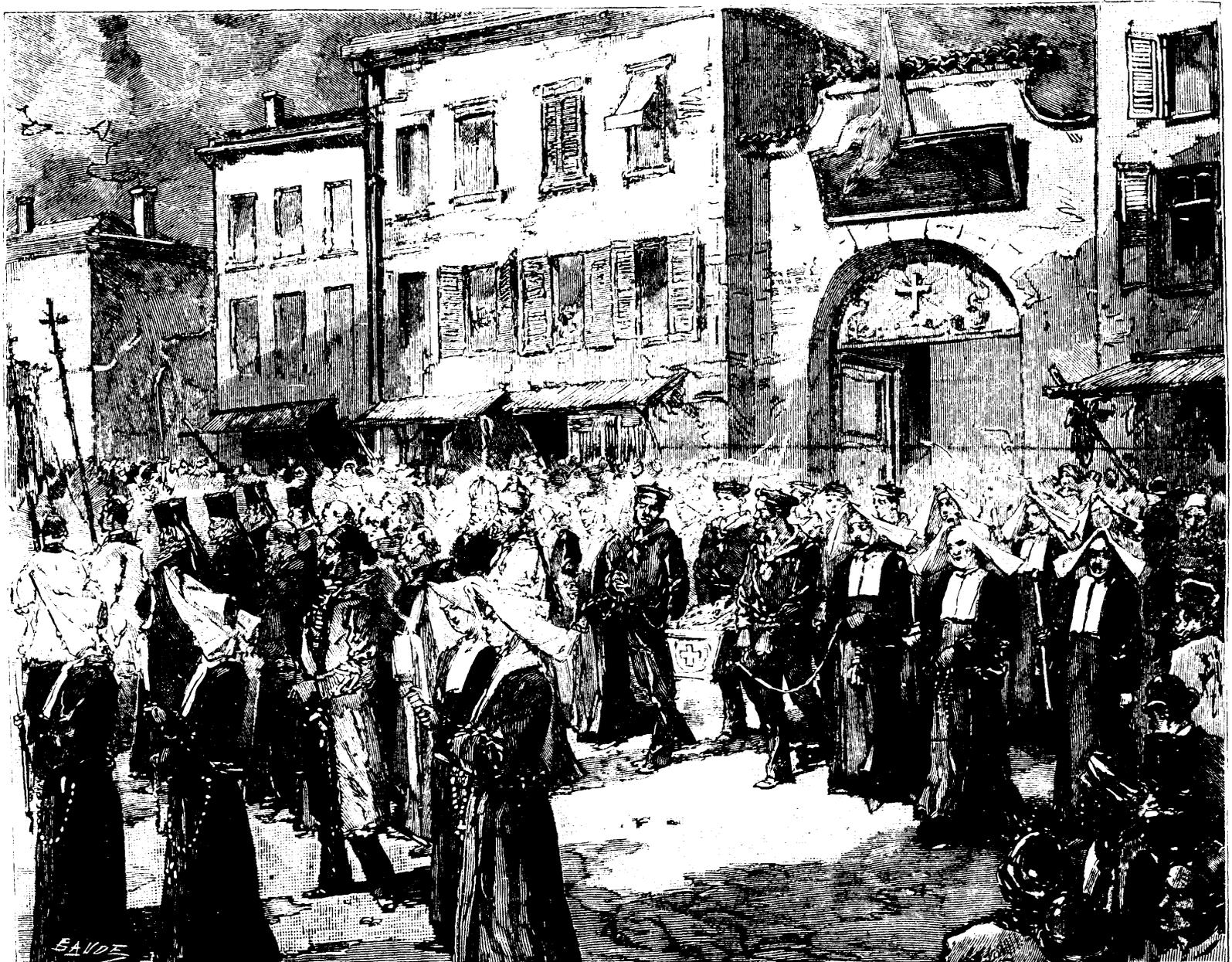
LE BARON JULES CLOQUET
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
Photographie de M. Truchelut.



LE GÉNÉRAL DE MARTIMPREY
GOUVERNEUR DES INVALIDES. — RÉCEMMENT DÉCÉDÉ
Photographie de M. Truchelut.



M. DELAPLANE
COMMANDANT LE « S^T-LAURENT » DU HAVRE
Photographie de M. Rockwood.



CONSTANTINOPLE. — Les obsèques de sœur Thérèse (de Merlis), supérieure de l'hôpital français à Péra. — (D'après le croquis de M. Hayette notre correspondant.)

reux n'est pas celui qui a davantage mais bien celui qui sait jouir de ce que la Providence lui envoie :

..... Beati
Sua si bona norint.

Au Bas-Maine, il est une étrange coutume que condamneront sans aucun doute les partisans des droits de la femme. Il est rare que la métayère ou ses filles s'assoyent à table avec les hommes de la maison. A l'habitude, elles sont tout entières au service du repas et se réservent de prendre leur dîner après les autres. Je ne donnerai point cela comme un exemple à suivre, je le cite comme un fait et je puis assurer mes lectrices que nos bonnes villageoises n'en sont ni moins respectées ni surtout moins aimées.

L'après-midi se passe bien tranquillement, l'hiver au coin du feu, la pipe à la bouche, la poêle aux châtaignes sur les charbons ardents, la cruche de cidre entre les jambes. C'est le temps des visites de bon voisinage et des commérages sans fin. Pendant les vêpres, ceux qui sont restés à la maison récitent le chapelet en commun, s'agenouillent au son de la bénédiction et se tournent vers l'église.

Au printemps et à l'été, le fermier visite ses champs. Il calcule le travail fait et celui qui reste à faire, règle le détail de la semaine et se complait dans l'espérance d'une bonne récolte. Si la rivière est proche, si les prairies sont sèches, si le vallon est beau, il trouve là un aliment pour son âme méditative et plus d'une fois, j'ai entendu sortir de son cœur, à la vue de ces beautés naturelles, des frémissements d'une poésie vraie et religieuse trop inconnue de nos jours.

Le soir, une chanson du cru, quelques bons mots épiqués de sel gaulois, des légendes édifiantes font passer joyeusement la veillée. Toutefois, la grande distraction, c'est la lecture, et la lecture non d'un roman, mais de quelque épisode de la grande révolution. Au nom des Chouans, le paysan relève fièrement la tête ; il se sent redevenir soldat et alors, détachant le vieux fusil à pierre suspendu près de la croix bénite à la place d'honneur, il le caresse avec respect et amour et lui répète ses serments. " S'ils revenaient chasser nos prêtres et fermer nos églises, oh ! nous saurions te faire encore, entre eux et nous, le jugo de nos droits." Plaise à Dieu, hélas ! que ces souvenirs belliqueux n'aient jamais à se traduire autrement ! Nous voudrions l'espérer ; nous ne le pouvons malheureusement guère. Noble Bas-Vestier, tiens-toi prêt à marcher encore pour ton Dieu et ton Roi.

Le dimanche passé, il est rare, bien rare que le Bas-Vestier retourne au village. Il n'est pas à l'aise avec l'ouvrier moqueur ; puis il n'aime pas la dépense. Obligé de fournir à tout, au remplacement des sabots brisés comme aux frais d'éducation de ses enfants, il sait bien qu'il lui faut travailler sans relâche. De plus, Jacques Bonhomme a sa fierté, à lui propre, et elle n'est pas des plus mal placées. Ses enfants grandissent ; encore quelques années, et Jeanne, sa fille aînée devra songer au mariage. La laissera-t-il partir sans un beau mobilier de cerisier rouge, sans quelques aunes de toile et même sans quelque argent ?

Et pour en arriver là, il le sait, il lui faut tourner et retourner sans cesse ses quelques arpents de terre, ne pas laisser inculte un pouce de terrain, ne pas négliger un animal, ne pas perdre une pomme de terre.

Il travaillera donc. A trois heures du matin, quand la brume s'étend le long des cours d'eau qui sillonnent sa prairie, il sera déjà courbé sur sa faux aiguisée, et souvent, ce ne sera pas avant huit heures du soir qu'il se retirera pour dormir. Mais n'allez pas croire que ce labeur lui fasse perdre sa bonne humeur. Non, il est de ces hommes qui prient avant leur travail, et il puise près de Dieu l'amour paternel dont il alimente son ardeur. Aussi que de bons mots il sait dire, en prenant sur le foin ou sur la gerbe couchés par ses mains, le modeste repas que lui apportent ses enfants ! Et, quand il est seul, comme il chante ou siffle de bon cœur !

En nous reportant vers cette vie patriarcale de la ferme du Bas-Maine qui est aussi celle de beaucoup de nos campagnes canadiennes, on se prend instinctivement à plaindre ceux qui ne la veulent plus comprendre ni aimer. Entassés dans la manufacture, assourdis par le bruit de la machine, empoisonnés par l'air méphitique qu'ils respirent, ils ne promènent plus sur le tapis velouté des prairies, ils ne jettent plus vers le ciel la note gaie et vibrante, ils s'étiolent au physique et au moral.

Ah ! pourquoi en est-il un si grand nombre qui ne veulent plus jouir de ces joies champêtres et pures ?

GIULIO.

(A suivre)

Madame Albani et son mari M. Gye se sont embarqués le 18, à New-York, pour l'Angleterre, à bord du steamer *Gallia*. Un grand nombre d'amis de la gracieuse artiste avaient retenu et fait pavoiser le *Mattawa*, à bord duquel ils sont allés la reconduire jusqu'à la haute mer. En conservant l'espoir de la revoir bientôt, nous souhaitons à la diva canadienne une prompte et heureuse traversée.

UNE BELLE ŒUVRE

Une souscription est ouverte en ce moment en faveur de la veuve et des enfants du patriote Chevalier de Lorimier, l'une des plus héroïques victimes de 37-38.

La *Tribune*, le *Monde* et la *Patrie*, de Montréal, le *Quotidien*, de Lévis, le *Nouvelliste* et le *Petit Journal*, de Québec, ont recommandé cette souscription à leurs lecteurs.

Les lecteurs de *L'Opinion Publique* ne resteront pas en arrière, nous en avons la conviction.

Les personnes qui désirent s'associer à cette œuvre peuvent adresser leurs souscriptions au propriétaire du journal la *Tribune*, à Montréal.

NOS GRAVURES

Le prince Gortschakoff

Le prince Gortschakoff, chancelier de Russie, est mort le 16 mars, à Baden (Suisse).

Alexandre Michaelowitch Gortschakoff, né le 16 juin 1798, fit ses études au lycée de Zarskœ-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poète Pouschkin. Il débuta dans la diplomatie au congrès de Leybach et de Vérone, comme attaché de la suite de M. de Nesselrode. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues étrangères. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il fut pour la première fois, en 1832, attaché à la légation de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y négocia le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense le titre de conseiller intime. Pendant les événements politiques de 1848 et de 1849, M. A. Gortschakoff garda, vis-à-vis des États d'Allemagne, une prudente réserve qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très modéré à la Diète germanique.

C'est surtout après 1856, après la guerre de Crimée et le traité de Paris, qu'il a joué un rôle considérable dans les affaires de son pays. Après avoir fait l'alliance austro-allemande et, par conséquent, servi l'unité germanique en 1866 et en 1870, il finit par se brouiller avec M. de Bismarck.

Depuis plusieurs années, par suite de l'affaiblissement de sa santé, il avait cessé de se mêler activement à la politique.

La famille des Gortschakoff appartient à la souche de Rurick, premier grand-duc de Russie et fondateur de la monarchie.

M. Coumoundouros

Une dépêche venue d'Athènes et datée du 10 mars nous apprend également la mort de M. Coumoundouros. C'est un deuil général pour la Grèce. La Chambre, réunie en séance extraordinaire, a voté au célèbre homme d'Etat des funérailles nationales. M. Tricoupi a fait un éloquent panégyrique du défunt dont il a exalté les mérites. Le président du conseil, en terminant, a proposé de suspendre les séances de la Chambre pendant cinq jours. Tous les journaux ont paru encadrés de noir, et, dans la journée du 11 mars, le peuple n'a cessé de défilier devant le cercueil ouvert en baisant les mains de l'ancien ministre. La famille a reçu de nombreuses adresses de condoléances et d'innombrables couronnes.

L'arrestation de M. Byrne

M. Frank Byrne, secrétaire de la *Land and Labour League*, venait d'arriver à Paris et il était descendu à un hôtel de la rue Saint-Honoré, n° 338, lorsque, sur la demande du gouvernement anglais, il a été arrêté et transporté au dépôt.

Il était, en effet, accusé de complicité dans l'assassinat de lord Cavendish, à Phoenix-Park. Avant de se prononcer pour l'extradition, M. Ditté, substitut du procureur de la république, se livra à une enquête au cours de laquelle il reçut cinq *affidavit* ou attestations visées par le consul de France à Londres et établissant de toute évidence que le prévenu se trouvait dans cette ville au moment où le meurtre était commis en Irlande. Mais, en même temps, de nouvelles accusations parvenaient contre lui. On le soupçonnait d'avoir participé indirectement aux affaires Field et Lawson.

Lawson est le juge de Dublin qui instruit le procès de Kilmainham et qu'on a essayé d'assassiner, mais sans succès, le 23 août dernier. Field, lui, est un *foreman*, c'est-à-dire, un chef de jury, qui condamna à mort un jeune homme de dix-neuf ans, M. Hynes. L'innocence de ce malheureux semblait établie, et tous les magistrats du comté firent au vice-roi Spencer une demande en grâce. Le vice-roi refusa, " disant qu'il fal-

lait un exemple ;" et l'infortuné Hynes fut pendu ! Cette action surexcita les esprits. Quelque temps après, au moment où M. Field rentrait chez lui, à Frederik-Street, une voiture s'arrêtait devant la porte, et trois hommes, Brady, Curley et Delaney frères, amis de Byrne, en descendirent, Brady frappa Field d'un coup de poignet, et les trois hommes, remontant aussitôt dans la voiture, s'éloignèrent au galop, laissant Field pour mort.

De nouveaux *affidavit* sont venus mettre à néant cette inculpation et, à la suite d'un conseil de cabinet, M. Frank Byrne a été mis en liberté.

La comtesse de Nassau-Siegen

Le peintre hollandais Paul Moreelze, auteur du magnifique portrait que le burin de M. Baude a si habilement reproduit à notre intention, naquit à Utrecht en 1571, et mourut dans la même ville en 1638, entouré de l'estime de tous ses concitoyens qui lui avaient d'ailleurs confié les fonctions de bourgmestre. Il eut pour maître Michel Mierevelt, dont il fut le plus remarquable élève et sous la direction duquel il apprit à peindre l'histoire. Il s'adonna bientôt, à peu près entièrement, à la peinture de portraits avec un tel succès, que toutes les grandes dames voulurent se faire peindre par lui. Il était, en outre, bon musicien, poète agréable, excellent architecte (on lui doit la porte Sainte-Catherine, à Utrecht), et joignait à de grands avantages physiques beaucoup d'esprit. On cite, parmi ses productions, un tableau allégorique représentant la ville d'Utrecht, à l'hôtel de ville de cette cité, et les portraits du comte et de la comtesse de Kuilemberg, de M^{me} Cnotter, etc. Celui d'Ernestine, femme de Jean, comte de Nassau-Siegen, que nous publions aujourd'hui, doit être classé au rang de ses chefs-d'œuvre.

Le baron Cloquet

Le baron Cloquet (Jules Germain) est né le 28 décembre 1790, à Paris.

Après avoir fait de solides études, il choisit la carrière de la médecine. En 1807, sorti vainqueur d'un concours, il obtint une place d'élève de l'Ecole d'anatomie artificielle établie à Rouen, et de là envoyé à Paris par le ministre de l'intérieur, d'après un rapport de la Faculté de médecine, à laquelle, en 1810, il fut attaché comme modèleur d'abord, puis préparateur d'anatomie.

Interne des hôpitaux par concours, il remporta le prix de l'Ecole pratique en 1813-1814, et fut reçu docteur en 1817. Après un brillant concours, il était nommé professeur d'anatomie.

En 1819, il disputa à Breschet la place de chef des travaux anatomiques de l'Ecole pratique de la Faculté ; et il se prépara à la lutte du concours d'agrégation. Son triomphe y fut complet, de même que pour le concours qu'il subit, en 1831, pour la chaire de pathologie chirurgicale à laquelle il fut porté à l'unanimité, en remplacement du célèbre Dubois.

Il ne fit que deux étapes hospitalières en qualité de chirurgien : à l'hôpital St-Louis, où il passa une partie de sa carrière en qualité de chirurgien-adjoint, puis de chirurgien en titre ; puis en qualité de professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital des cliniques de la Faculté dont il inaugura l'ouverture.

Le baron Cloquet était membre d'une foule de sociétés savantes françaises et étrangères, entr'autres de l'Académie de médecine de Paris, depuis le 6 février 1821 (il en était le doyen d'âge et d'ancienneté), et de l'Institut de France où il fut élu en 1855 ; il appartenait à l'ordre de la Légion d'honneur depuis 1827, il en était commandant. C'est sous le second empire qu'il fut nommé baron.

A part son grand ouvrage en trois volumes sur *L'Anatomie de l'homme*, et une foule de travaux, M. Cloquet a spécialement attaché son nom à l'étude des hernies. Les cabinets de l'Ecole de médecine de Paris lui doivent des pièces anatomiques en cire parfaitement modelées.

Le général de Martimprey

Le général de Martimprey, qui est mort dernièrement, était âgé de soixante-quatorze ans. Il était né à Meaux. Sorti de Saint-Cyr pour entrer dans l'état-major, il était capitaine en 1835, lieutenant-colonel puis colonel en 1848, général de brigade en 1852 et de division en 1855. Il figura dans la répression de l'insurrection de juin 1848, fut successivement en Algérie, commandant supérieur des forces de terre et de mer, sous-gouverneur, puis gouverneur par intérim. Il y combattit le soulèvement de 1864 et réduisit complètement les Flittas. En dehors de ses services dans la grande colonie africaine, il fit les campagnes de Crimée et d'Italie en qualité de chef d'état-major général de l'armée.

Le général de Martimprey avait été nommé sénateur en 1864. Il était gouverneur des Invalides depuis 1870, et grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1863.

M. Delaplane

M. le lieutenant de vaisseau Delaplane, dont nous donnons le portrait, était le commandant du paquebot de la Compagnie transatlantique le *Saint-Laurent*, qui a perdu la vie dans la nuit du 13 au 14 février, au milieu d'une tempête qui a assailli son navire. Rappelons en quelques mots ce tragique événement.

Le *Saint-Laurent* était parti de New-York le 7 février. Il avait parcouru sans encombre, en six jours, une distance de 2,000 milles, lorsque soudain le temps changea. C'est vers une heure du matin que commença la tourmente. Le *Saint-Laurent* entra alors dans le rayon d'un terrible cyclone qui fit descendre le baromètre à 711 millimètres. A une heure vingt, le capitaine Delaplane transmit un ordre urgent au timonier ; ne voyant pas la manœuvre s'opérer, il se dirigea vers la poupe pour donner l'ordre de vive voix ; mais, en traversant la passerelle, un énorme paquet de mer s'abattit sur le navire et enleva le malheureux capitaine. Il renversa en même temps le timonier, qu'il brisa sous les débris de cordages et qui succomba à bord après dix heures d'atroces souffrances. Ce n'est qu'au bout de dix-huit heures que la tempête commença à se calmer, et que passagers et marins purent se remettre de leurs fatigues et de leurs angoisses.

M. Delaplane était né à Paris en 1845. Entré à l'école navale en 1862, il était, en 1865, aspirant de 1^{re} classe ; enseigne de vaisseau en 1868 et lieutenant en 1875. Il resta au service de l'Etat jusqu'en 1880, époque à laquelle il entra à celui de la Compagnie générale transatlantique.

Il laisse sans aucune fortune une jeune veuve de vingt-trois ans et deux enfants, une fille de trois ans et un fils de onze mois.

Les obsèques de sœur Thérèse à Péra (Constantinople)

Une cérémonie des plus tristes et des plus touchantes attirait récemment dans le faubourg de Péra, à Constantinople, plus de dix mille personnes venues pour honorer la mémoire de la Supérieure des Filles de la Charité, sœur Thérèse (dans le monde M^{lle} de Merlin), directrice de l'hôpital français de Taxim. Sœur Thérèse avait soixante-treize ans et était en religion depuis cinquante-et-un ans, consacrés soit à l'éducation des enfants, soit aux soins des malades, à la charité, en un mot, sous toutes ses formes et pour tous les malheureux quelles que soient leur nationalité ou leur religion.

Le marquis de Noailles, ambassadeur de France, accompagné de tout le personnel de l'ambassade, s'était rendu à l'hôpital pour donner un dernier témoignage de sympathie à cette femme distinguée, et, ce qui vaut mieux, à cette femme de cœur, dont le dévouement à ceux qui souffrent ne s'est jamais démenti.

Le deuil était conduit par le consul de France, M. Gassy. On remarquait dans le cortège les drogmans, l'état-major du stationnaire, l'attaché militaire français, M. Mayniel, les députés de la colonie et plusieurs consuls étrangers. Le cercueil était porté à bras par les marins du *Pétrel*.

Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée exacte de l'estime dont la société internationale de Constantinople entourait la sœur Thérèse, que de citer les lignes suivantes d'un journal anglais de cette ville, l'*Eastern Express* :

"Toute sa vie a été consacrée aux malades, aux enfants et aux pauvres. Les uns ont perdu une mère et les autres une aide et un soutien qui ne leur fit jamais défaut. Sœur Thérèse était la charité personnifiée. Sa main était toujours tendue vers les riches, et ce que sa parole éloquente obtenait d'eux allait tout droit aux déshérités de la fortune. Les misères qu'elle a soulagées, les pauvres honteux qu'elle a secourus, les familles qu'elle a aidées, sans distinction de race et de religion, ne se comptent pas. Aussi, le souvenir de cette sœur de charité restera toujours ineffaçable, et sa mémoire sera vénérée."

Depuis trente-deux ans, sœur Thérèse était la providence de l'hôpital civil et militaire français de Constantinople ; les soldats Français de Crimée se la rappelleront avec attendrissement, tant elle se multipliait dans les ambulances pour donner ses soins et ses consolations. Si ce journal tombe sous leurs yeux, ils ne seront pas étonnés de la démonstration sympathique extraordinaire qui accompagne les restes de la pauvre bienfaitrice de Péra.

CHOSSES ET AUTRES

La législature provinciale de la Nouvelle-Ecosse a été prorogée la semaine dernière.

Il a été produit jusqu'ici trente-trois requêtes en contestation d'élections pour la législature d'Ontario.

Le gouvernement local a payé \$500,000 à la compagnie du chemin de fer de Québec au lac Saint-Jean.

La contestation de l'élection de M. Dorais, député de Nicolet, a été renvoyée sur exception préliminaire.

Les bureaux du *Courier de St-Hyacinthe* ont été en partie détruits par le feu la semaine dernière.

On parle de construire le nouveau palais de justice sur l'emplacement des édifices du parlement incendiés jeudi.

On a commencé la reconstruction du pont du chemin South Eastern, emporté par les eaux de la rivière Yamaska.

Le procès de Curley, à Berlin, est terminé. Curley a été trouvé coupable et condamné à être pendu le 18 mai prochain.

On parle d'organiser à Ottawa une grande revue militaire pour le 24 mai prochain, jour de la fête de la reine.

Il est définitivement décidé que le capitaine Labelle remplacera M. Lamère, comme gérant de la compagnie du Richelieu.

D'après le désir formellement exprimé par la reine, lord Wolseley sera l'un des représentants du gouvernement anglais au couronnement du czar.

Un journal anglais annonce que le prince Albert-Victor, fils aîné du prince de Galles vient d'être fiancé à la princesse Clémentine de Belgique.

On a posé un téléphone dans le bureau de santé, ce qui sera un grand avantage pour tous les citoyens qui désirent correspondre avec ce département.

M. Pottinger, surintendant en chef du chemin de fer Intercolonial, vient de lancer une circulaire, ordonnant le renvoi immédiat de tout employé trouvé ivre.

On construit en ce moment dans les ateliers de M. E. E. Gilbert, une drague semblable à celles dont on se sert pour le percement de l'isthme de Panama.

Le gouvernement de Québec a passé un contrat pour dix ans avec les propriétaires de l'asile de Beauport pour l'entretien des aliénés. Le gouvernement paie \$132 par an pour chaque interné.

On a célébré dans plusieurs églises américaines le 250^e anniversaire de la fondation de la Société de Jésus, et le cinquantième anniversaire de l'établissement des Jésuites dans le Maryland.

On vient de terminer l'impression du fameux procès Guiteau. Il forme trois gros volumes et n'a été tiré qu'à 250 exemplaires. A Washington, on offre déjà \$25 par exemplaire.

A la demande du chef de police d'Ottawa, le détective Gladu est parti pour la capitale où il doit surveiller les mouvements des individus soupçonnés de tramer un complot pour faire sauter avec la dynamite les édifices du parlement et le Rideau Hall.

On vient de découvrir à Saint-Petersbourg, maison Lickoff, avenue Salbanski, une fabrique de chapeaux à la dynamite, et de nombreuses arrestations ont eu lieu à cette occasion.

On ajoute que ces chapeaux étaient destinés à être lancés aux pieds du czar.

Le *Figaro*, de Paris, dit que le cardinal-archevêque de Toulouse vient d'ordonner prêtre un vieillard de soixante-dix-huit ans, M. Hippolyte Laurens, officier de l'instruction publique, membre de la Société asiatique de Paris, professeur de philosophie et ancien principal du collège de Saint-Gaudens.

Une cérémonie des plus imposantes a eu lieu il y a quelques jours au monastère du Carmel, à Hochelaga. Mlle Garceau, des Trois-Rivières, a prononcé ses vœux en présence de Mgr Fabre qui présidait la cérémonie, assisté de M. l'abbé Valois, chapelain de la communauté, et de M. l'abbé Caisse, chapelain du couvent de Jésus-Marie et d'un grand nombre d'autres membres du clergé.

Le lieutenant-colonel d'Odet d'Orsonnens, major de brigade du district militaire No. 7, à Québec, a été nommé commandant de l'école militaire permanente qui doit s'ouvrir sous peu à l'île Ste-Hélène. Le lieutenant-colonel D'Orsonnens est major de brigade depuis 12 ans. Il y a deux ans il a été transféré à Québec. Le gouvernement ne pouvait faire un meilleur choix en le nommant commandant de la nouvelle école.

Pittsburg, E.-U., a gardé le culte des traditions françaises. Il y a huit jours on y célébrait le 129^e anniversaire de la première cérémonie religieuse qui ait eu lieu sur son sol. Le 17 avril 1754, le chapelain royal des troupes françaises, Denis Baron, franciscain, officia au fort Duquesne, et le 17 avril est fêté chaque année

à Pittsburg, en souvenir de cette cérémonie toute française.

Le trousseau de l'infante dona Maria de la Paz, sœur du roi d'Espagne, fiancée au prince Louis de Bavière, est certes l'un des plus luxueux qu'on ait vus depuis longtemps.

Par une pensée toute patriotique, l'infante a exigé que son trousseau fût entièrement confectionné par des Espagnoles. En effet, depuis deux mois, quatre cents ouvrières y ont travaillé.

Au nombre des objets de travail véritablement remarquables, nous signalerons les draps de lit, en batiste, brodés au chiffre P. B., avec la couronne royale, et tout bordés de dentelles de Malines, de Valenciennes et de Catalogne ; les mouchoirs en points d'Alençon ; les peignoirs, en batiste, rehaussés de valenciennes ; les jupons, en flanelle et soie blanche ; les bas en soie, brodés à jour, d'un travail à la main d'une grande finesse.

Citons encore parmi les robes de chambre, une ottomane bleu célesté avec dentelles duchesse, plume frisée et crêpons de l'Inde ; puis une collection de costumes, manteaux, châles, confections, chapeaux, etc., d'une grande élégance.

La reine Isabelle a donné à sa fille une parure diamants et rubis, composée d'un collier, d'une broche, de pendants et d'un diadème, de la valeur de 150,000 francs.

DE TOUT UN PEU

Un jeu de roues en papier mis à l'une des locomotives du Vermont Central, est en usage constant depuis douze ans, et semble être en parfait état de conservation et de force.

Il faut avoir bien soin quand on applique ses lèvres sur quelqu'un ou quelqu'une, en signe d'affection, de ne pas oublier les diverses significations que peut avoir un baiser : sur les cheveux, ça veut dire amour maternel ; sur la joue, amitié ; sur la bouche, amour réciproque ; sur la gorge, tendresse ; sur la main, respect ; sur le nez, familiarité ; sur le pied, servilisme ; sur l'habit, vénération ; sur le mouchoir ou l'éventail, amour ardent ; sur une fleur, timidité, irrésolution ; sur le front, paix, tranquillité ; sur l'oreille, pureté ; sur un doigt, mépris ; sur l'épaule, adieu.

Autrefois, les dames ne portaient que des gants de soie tricotés. Lorsque Louis XIV adopta les gants de peau, il les porta à la chasse, aux revues et en campagne. L'amant de Mme de Maintenon, le roi de l'étiquette, ne se servit jamais de gants dans ses appartements. Un jour, il vit le marquis de Drosmeuil, qui désirait acheter un régiment, parler à la duchesse de Conti les mains gantées, le roi Soleil refusa le régiment en prétendant qu'un homme assez grossier pour "accoster une femme comme on approche un canon," n'était pas digne d'être colonel.

Au résumé, le gant est en pleine défaveur. C'est regrettable pour les gantiers qui sont nombreux, mais la mode ne s'arrête pas devant le nombre de ses victimes.

Pauvre roi Cettiwayo. Cetta noire majesté en a vu de toutes les couleurs. Vaincu par les Anglais, il a été exhibé à Londres comme une bête curieuse, et c'était à qui, parmi les cockneys, lui apporterait des gâteaux et des fruits tout comme à l'éléphant. Cependant, comme il ne pouvait s'habituer au climat de l'Angleterre, on lui permit de retourner dans son pays. Mais, pendant son exil, les rois ses voisins s'étaient emparés de ses esclaves, de ses troupeaux, de sorte que le pauvre souverain en est réduit à la plus... noire misère. Il s'est adressé au représentant de "Her gracious Majesty," le priant de lui prêter quelques grains pour subsister, et le résident a répondu qu'il y songerait. En attendant, Cettiwayo est triste, Cettiwayo a faim.

On a vendu dernièrement à Londres des bijoux de famille, sans faire connaître le nom des propriétaires. Ils ont été adjugés à des prix très élevés, ainsi :

Une paire de boucles d'oreilles composées de saphirs et de brillants, 41 guinées.

Une bague en rubis, 58 guinées

Une bague en diamants, £40.

Un bracelet de perles, 48 guinées.

Un autre bracelet orné de saphirs et de diamants, 49 guinées.

Une épingle en forme de fer à cheval, garnie d'émeraudes et de diamants, 115 guinées.

Une grenouille de diamants, montée en épingle, 100 guinées.

Un crocodile de diamants aussi monté en épingle, 99 guinées.

Un collier formé de 54 grosses perles, 485 guinées.

Un collier de 52 brillants brésiliens, vieux style, 660 guinées.

Une croix de Malte en brillants, 150 guinées.



BEAUX-ARTS — P. MOREELZE — PORTRAIT DE LA COMTESSE E. DE NASSAU-SIEGEN

(MUSÉE DE LA HAYE)

(Gravure de M. Baudr., d'après une photographie de MM. Ad. Braun et Co.)

L'ENFANT ET L'ÉTOILE

Victor Hugo est entré dans sa quatre-vingt-deuxième année. Le tout-Paris littéraire a offert au grand poète un banquet à cette occasion.

Les amis de l'illustre auteur des *Orientales* étaient réunis chez le maître, et le poète, Catulle Mendès, a lu l'originale fable suivante qui plaira certainement à nos lecteurs :

Dans un seau d'eau noir et très clair
Un enfant voyait une étoile
Qui, toute petite, avait l'air
D'un beau diamant sous un voile.

" Ah ! cria l'enfant, je la veux !"
Et dans la jupe maternelle,
Tout en pleurs, il prit aux cheveux
Et cassa son polichinelle.

Victor Hugo passait, très doux.
Il considéra le désastre
Et dit : " Pourquoi refusez-vous,
A ce petit garçon, cet astre ? "

La mère dit : " Je ne peux pas,
Comme les fleurs de ma fenêtre,
Cueillir Mars ou Vénus, là-bas...
— Attendez un peu, " dit le Maître.

Il alla trouver le bon Dieu,
Qui pour tente a la belle toile
De l'immense firmament bleu,
Et lui dit : " Donnez-moi l'étoile.

— Je ne peux pas, dit le bon Dieu ;
Cela me créerait des affaires.
Chaque astre est une note en feu
Dans le concert parfait des sphères ? "

Victor Hugo, musicien
Sans passion dit : " Père unique,
On ne s'apercevra de rien
Dans l'énorme boîte à musique.

Et c'est pour un petit enfant.
— Me la rendra-t-il ? — Certes ! — Intacte ?
— J'en réponds. " Le Maître, au Levant,
Cueillit l'étoile après ce pacte,

Et, vers l'enfant pressant le pas
A travers les divins espaces :
" Tiens ! " lui dit-il, et puis, tout bas :
" Dis que c'est moi, — si tu la casses ! "

CATULLE MENDÈS.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IV

LE JOUR DES NOCES

Bien des semaines, l'insomnie veilla au chevet de Marie-Sophie ; la nécessité de cacher à tous la plaie de son âme lui imposait la contrainte la plus cruelle. Elle voyait sa sœur éveillée avant le jour, levée au son de l'Angelus, fraîche et vermeille comme l'aurore, remplissant le château de ses cris joyeux, de ses chansons, et elle se sentait, malgré son couraige, navrée de ce bonheur. Elle allait plus assidûment que jamais au village où des devoirs de charité, qu'elle exerçait depuis longtemps, l'aidaient à briser dans sa pauvre âme les assauts d'un amour plein de vie, et cependant condamné à mourir. Elle attirait ainsi sur sa tête, par les prières et les bénédictions des pauvres, les grâces dont, à cette heure cruelle, elle avait un si grand besoin.

On peut néanmoins difficilement se faire une idée des combats qu'elle soutint. Dieu la laissait souvent livrée à ses propres forces, afin qu'elle eût tout le mérite de la victoire, et que cette victoire, si laborieusement achetée, la mit, pour l'avenir, à l'abri de tout péril. La présence très fréquente d'Amédée, sa tendresse expressive pour Annonciade éveillaient des révoltes dans le cœur qui n'était pas suffisamment dompté ; partout et pour tous la lumière, pour elle seule les ténèbres ; partout et pour tous la chaleur, l'espérance, la vie, l'affection ; pour elle seule la mortelle et froide solitude du cœur. Que de fois, en les voyant réunis, se souriant dans leurs projets, elle pensa qu'elle allait tomber foudroyée, ne pouvant supporter la vue de leur bonheur ; mais elle restait debout, et le sacrifice accepté préparait sa guérison et le retour de la paix.

Un ecclésiastique, ami de la famille, invité à bénir le mariage, arriva de Paris la veille.

Pendant que les deux filles de madame de Rubienne étaient au Sacré-Cœur, elles avaient vu fréquemment ce prêtre distingué, soit dans leurs sorties, car c'était sa propre sœur qui leur servait de correspondant, soit au parloir du couvent, où il allait les visiter. Il faisait un grand cas de l'âme élevée de Marie-Sophie, qui, dans les épanchements toujours un peu comprimés de sa nature réservée, lui avaient révélé les plus brillantes et les plus généreuses qualités. Une des religieuses de la maison d'éducation, un peu effrayée de l'ardeur passionnée de Marie dans quelques circonstances, disait au prêtre sur le ton d'une demi-plaisanterie :

— Mademoiselle de Ribienne sera religieuse ou actrice, elle ne saurait vivre dans le milieu.

— Bah ! répondit le prêtre, le bon Dieu passera par son âme et en fera tout simplement une sainte.

— Tout simplement, M. l'abbé ?

— Tout simplement.

Il l'avait bien jugée. Ce n'était point une étoffe vulgaire, et le germe de tout ce qui est grand et beau existait en Marie. Aussi, ce fut avec une véritable douleur que l'abbé X*** apprit de madame de Ribienne la rivalité de sentiment existant entre ses deux enfants. Il comprit que si l'une des jeunes filles devait être frappée, Marie-Sophie seule pouvait l'être sérieusement.

— J'ai été coupable, dit la mère désolée ; je n'ai vu qu'un côté de la question ; je n'ai jamais pensé à la possibilité d'un double amour. Annonciade était si jeune, si folle, si légère, que je ne me figurais pas qu'on pût songer à l'épouser. Dieu dérouta nos vœux, il déconcerta nos projets... Marie-Sophie est frappée au fond de l'âme, et, malgré la généreuse abnégation avec laquelle elle cache sa blessure, tout la trahit à mes yeux, je la sens saigner, et mon cœur de mère ne s'en consolera pas.

— Dieu est un grand maître, et Marie a une âme pleine de foi, répondit le prêtre ; elle triomphera d'un amour humain.

— Ah ! mon père, la première impression dans cette âme de feu, pourra-t-elle s'effacer ?

Et la mère qui suivit les progrès et le développement de sa jeune intelligence et de ses passions, qui savait l'ardeur apportée à tous ses actes, la mère en face de l'épreuve dont Marie était atteinte, sentit une douleur profonde.

Le prêtre, silencieux, partageait ses vives inquiétudes. Celle qu'il avait connue petite et souple, n'aimant que Dieu, était aujourd'hui l'esclave d'une affection sensible. Les grands côtés de cette âme ardente, qui devaient la porter si haut du côté du ciel, ne pouvaient-ils devenir cette arme à deux tranchants, mortelle dans la main de celui qui ne sait pas la diriger ?

Madame de Ribienne, alarmée, interrogeait le prêtre du regard.

Il ne savait que répondre, que résoudre. Enfin il dit :

— Il faut travailler à éloigner votre gendre, sa présence est un danger, ne fût-ce qu'en entretenant un combat moral très cruel.

Des larmes vinrent aux yeux de madame de Ribienne :

— Me voici donc forcée de choisir entre mes deux filles ? murmura-t-elle accablée.

— Pour leur bonheur, répondit tristement le prêtre qui devinait les angoisses maternelles.

Et, cherchant à vider la question pour n'avoir plus à y revenir :

— Je pense, ajouta-t-il, que rien n'est si facile que d'obtenir du ministre de l'instruction publique un changement de collège.

Mais la mère ne le suivit pas sur ce terrain. Affaissée dans une douleur brusque et non prévue, elle ne put que s'écrier :

— Ah ! que je suis malheureuse !

— Vous avez été imprudente plus que coupable, dit le prêtre avec charité, quoique sérieusement ; mais une mère, croyez-en mon expérience, ne doit jamais admettre un jeune homme dans l'intimité de ses filles, à l'âge où le cœur de celles-ci ne demande qu'à se donner. Hélas ! combien n'ai-je pas connu de jeunes existences brisées par cette fatale imprudence ! Que de victimes, chaque jour, dans le sanctuaire de la famille, par suite de doubles affections ! C'est un piège dans lequel tombent un grand nombre de mères, et qu'elles paient souvent du repos et quelquefois de la vie de leur enfant.

— Je comprends cela trop tard, dit madame de Ribienne, et l'expiation est terrible. Quelle terrible responsabilité entraîne avec soi la maternité, et qui soupçonne, en souriant à un ange au berceau, toutes les larmes qu'il vous fera verser ?

— La maternité est un sacerdoce, reprit l'abbé X***, l'âme, comme le corps, n'échappe point à la douleur. Heureuse la femme qui comprend quel dépôt sacré Dieu a mis entre ses bras, et qui ensevelit sa vie dans ce devoir, pour en faire sa joie, sa gloire et sa récompense.

— Le reste de mes jours sera employé à réparer une heure de négligence et à consoler Marie-Sophie, dit madame de Ribienne avec ardeur ; aidez-moi, M. l'abbé.

— Je le ferai de tout cœur ; je la verrai seule dès ce soir, s'il est possible ; car Annonciade ne la quitte guère.

Effectivement il ne trouva pas un instant favorable pour cet entretien. Marie-Sophie, tranquille en apparence, était en réalité dévorée par l'agitation et par la fièvre. Elle savait qu'il fallait paraître calme et elle affectait le calme dans une âme tourmentée.

Le jour des noces se leva charmant. Un soleil magnifique inondait les campagnes, dans lesquelles tout était joie, lumière, parfums et gazouillements. Les folles brises apportaient de tous côtés les vertes senteurs du foin fraîchement coupé ; l'air était rempli des petits cris des oiseaux dans les nids, et la terre couverte des pétales blanches et roses arrachées aux acacias en fleurs ; la nature, semblable à une belle fiancée, avait revêtu ses habits de fête, s'était parée de toutes ses séductions.

Dans la chambre commune, que depuis seize à dix-sept ans les deux sœurs habitaient ensemble, une autre jeune fiancée venait de s'éveiller aussi ; fraîche comme l'aurore et gaie comme l'alouette qui monte en chantant vers la nue. Pour la gracieuse enfant, le jour des noces est un jour de fête, un beau jour. Elle se marie selon son cœur, selon son cœur !... De combien de mariages pourrait-on écrire cela aujourd'hui ? et cependant, à ceux-là seuls l'ange du bonheur préside et Dieu envoie ses bénédictions.

Annonciade quitte le joli petit lit blanc dans lequel, depuis sa plus tendre enfance, elle repose. Elle court avec ses petits pieds nus jusqu'à la fenêtre où Marie-Sophie, que le trouble et la douleur tiennent éveillée, depuis longtemps, s'est accoudée. Elle l'appelle de noms caressants, elle lui prodigue mille baisers que donne le cœur, avec une ardeur que peuvent à peine traduire les lèvres, elle dit : C'est aujourd'hui ! et tous les enchantements de la vie passent dans les rayons de ses yeux bleus.

C'est en vain que Marie s'efforce de répondre aux épanchements de sa sœur, son âme est glacée. Elle contemple Annonciade en silence et la trouve digne d'être aimée. C'est le petit bouton plein d'espérances qui promet une fleur éclatante et parfumée, si le soleil qui féconde et la brise qui rafraîchit lui prodigent tour à tour leurs trésors. Et pourquoi en douter ? L'affection est le soleil du cœur, Annonciade est aimée ; dans quelques heures, sa vie va être unie à celle d'Amédée, et, dans la succession des jours, leur devoir sera de s'aimer.

— Que notre part dans la vie est différente ! pense la pauvre Marie ; pour moi, c'est le veuvage et la mort.

— Tu ne me dis rien ? murmura Annonciade d'un petit ton boudeur et charmant.

— C'est un jour grave que celui qui nous sépare, ma sœur, dit Marie-Sophie.

— Comment l'entends-tu, Marie ? Je reste ici, je ne te quitte pas.

Marie-Sophie, que la douleur absorbe, n'a point entendu ou point compris ; elle se répond à elle-même :

— Notre petite chambre va porter ton deuil ; nous ne nous endormirons plus en causant, nous ne ferons plus en commun nos prières au réveil...
— Tu vas me faire pleurer, dit Annonciade soucieuse.

Marie-Sophie rappelée à elle-même entoure de ses bras la douce et chère enfant :

— Non, ma chérie, dit-elle, chante et sois heureuse, mais permets-moi d'être sérieuse ; car, hélas ! moi, je perds tout.

— Crois-tu donc que je vais t'aimer moins que par le passé ? dit Annonciade émue. Nous serons, deux, au contraire, à l'entourer d'affection.

— Oui, deux !... s'écria Marie-Sophie s'éloignant les mains serrées :

Et des larmes contenues avec effort s'échappent des yeux de celle qui ne pleurait jamais. Larmes brûlantes, larmes viriles qui coulaient larges et lentes en traçant un ineffaçable sillon et qui, loin d'apaiser la douleur, devaient l'accroître.

Annonciade ne l'avait jamais vue pleurer. Elle la savait fière et courageuse. L'irrésistible force de son attachement pour Marie la fit se précipiter à ses genoux :

— Marie, ma chère Marie, si mon mariage te fait de la peine...

— Silence, dit Marie honteuse en arrêtant par un baiser le sacrifice qui venait aux lèvres d'Annonciade ; jouissons de nos derniers instants ; faisons notre prière ensemble, viens, ma sœur, et que Dieu te bénisse.

Ainsi réconfortées par leur mutuel attachement, elles quittèrent la fenêtre pour s'agenouiller aux pieds des lits jumeaux. Annonciade fit la prière tout haut. Les paroles divines sortaient des lèvres de cet ange comme les blanches et pures perles d'un collier dont on déroule les grains. Ses petites mains jointes, ses yeux modestement baissés, témoignaient hautement du recueillement intérieur de sa pensée. A côté d'elle, la pauvre âme de sa sœur saignait et pleurait ; elle répondait aux paroles sacrées que prononçait Annonciade sans bien comprendre le sens de cette prière que chaque jour elle faisait avec tant de ferveur ; aujourd'hui son âme brisée ne savait que crier : Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi !

A dix heures toute la société était réunie au salon, quand Annonciade, conduite par sa mère, y pénétra. Elle était blanche et rose. Aucune fleur n'aurait donné l'idée de son éblouissant fraîcheur, toutes les joies, toutes les ivresses de la vie passaient dans le bleu de ses yeux, de ses yeux grands, tendres, transparents, lumineux, charmants de forme, charmants d'expression, de couleur, de limpidité. Ce fut un long murmure d'admiration, quand elle parut enveloppée de son long voile de tulle et couronnée d'orange, soulevant autour d'elle comme des flots d'éblouissante lumière.

Pâle, immobile, muette, Marie-Sophie assista à son triomphe. Elle n'était pas jalouse et pourtant... pauvre femme, elle aimait. Elle s'était appuyée avec une aveugle confiance sur cette affection qui devait s'écrouler comme un de ces édifices bâtis par l'imagination sur les brouillards du matin. Une douleur aiguë, de celles qui ne s'analysent pas, qui font taire la raison et déchirent le cœur, s'empara d'elle en voyant Amédée s'approcher d'Annonciade, la complimenter, lui dire de ces mots qu'elle devinait sans les entendre, et qu'elle eût payé de sa vie. A ce moment de passer mais effroyable désespoir, où la force du sacrifice qu'elle allait accomplir lui apparut dans toute sa nudité, Marie-Sophie eut peur. Les voix détestables et dominatrices de la passion lui criaient : " Ne laisse pas achever ce mariage, c'est un crime, c'est un sacrilège ! " Elle les entendit, elle les écouta, elle fit quelque pas dans le salon, ayant aussi peu conscience de l'acte qu'elle projetait que le somnambule porté dans son sommeil vers la fenêtre et l'abîme. Une sueur glacée coulait de son front ; un cri, un seul cri de son cœur mourant eût arrêté sa sœur ; Annonciade n'eût pas achevé le bonheur avec le sang de Marie... mais ce cri ne devait pas, ne pouvait pas être poussé. Madame de Ribienne ne perdait pas Marie-Sophie de vue ; elle remarqua son attitude fléchissante ; elle craignit de la voir tomber ou mourir devant ce monde d'indifférents pour lequel un scandale aurait eu la valeur d'une bonne fortune ; elle quitta Annonciade entourée d'admirateurs, et, s'approchant de Marie qui ne voyait et n'entendait plus autour d'elle qu'un murmure confus :

— Ma fille... lui dit-elle en la regardant dans les yeux et lui serrant énergiquement la main.

Le mot en lui-même ne disait rien de plus que l'appellation ordinaire et affectueuse des mères pour l'enfant bien-aimé, mais celui-ci fut accentué avec une tendresse passionnée et une noble fierté qui pénétrèrent jusqu'au cœur de Marie. Son regard égaré fit place à une expression résignée, un soupir profond souleva sa poitrine, elle se redressa, fit un pas en arrière, sentant tout ce que lui demandait l'honneur et le devoir, ces auxiliaires de la vertu. Prenant le bras de sa mère :

— Partons pour l'église, murmura-t-elle bien bas, comme impatientée d'y aller puiser de la force et consommer son sacrifice.

Bientôt effectivement toute la société se trouva réunie dans cette jolie petite chapelle décorée en fête pour la cérémonie. Des guirlandes de feuillages attachées d'un pilier à l'autre formaient plusieurs arcs de triomphe sur la tête des assistants ; d'autres guirlandes disposées en gracieux festons circulaient le long des murs dont ils cachaient la nudité. Sur l'autel, les bluets, les coquelicots, les grosses paquerettes blanches, mêlés de folles avoines et de quelques épis de blé formaient des bouquets champêtres qu'enverraient bien des salons. Deux fauteils en velours bleu, apportés du château pour les mariés, déparaient bien un peu l'harmonie rustique de cette église de campagne ; mais dans une cérémonie, où l'élite d'une petite ville doit assister, une dérogation aux usages établis serait une déchéance dans l'opinion. Les officiers de l'église étaient présents dans leurs plus beaux costumes ; les paysannes emplissaient les bancs, accourues comme au dimanche ; car on aimait la famille de Ribienne dans ce village, où les petites étaient nées ; les enfants roulaient partout, sachant que, selon un vieil usage, toujours en vigueur, des dragées, jointes à des pièces de monnaie, seraient jetées à la sortie du cortège quand les cloches à toute volée répandraient dans les airs leurs plus joyeux carillons.

Marie-Sophie se mit à l'écart sur un modeste prie-Dieu. et elle pria avec confiance, elle demanda au ciel de l'aide contre son cœur. Le souvenir de la mort de son père s'empara de son âme; elle était déjà grande quand ce deuil frappa la famille. Le père avait dit sur son lit d'agonie: Je ne veux pas qu'on pleure! parce qu'il était chrétien et prêt. Marie-Sophie avait retenu ce mot: je ne veux pas qu'on pleure! c'est-à-dire, qu'on fasse acte de faiblesse ou de révolte devant la volonté de Dieu. Je ne veux pas qu'on pleure, époux et père, je vais quitter la famille et ses légitimes joies. Je ne veux pas qu'on pleure, parce que le chrétien est en ce monde pour la souffrance et la mort, non pas pour le bonheur.

Que dirait donc ce chrétien de la vieille roche, s'il voyait sa fille aimée pleurer une passion impossible et bientôt coupable? Ne la renierait-il pas avec tout son sang, avec toute sa foi? Marie-Sophie avait admiré son père mourant. Cette force sur-humaine subjuguait l'âme de cette petite fille de huit ans, et y laissa de fortes impressions. Son caractère même en reçut une empreinte virile. Ainsi, on raconte qu'étant un jour tombée de la terrasse sur la pelouse, elle se cassa le bras. L'officier de santé du village appelé immédiatement, par ignorance ou par émotion, opéra maladroitement; le médecin d'Argentan, docteur de par la faculté de Montpellier, fut obligé de casser de nouveau le bras en deux endroits pour rétablir le membre intact et empêcher une difformité; Marie-Sophie ne fit pas entendre une plainte. On l'engageait à crier sous forme de soulagement: "Je ne veux jamais ni crier, ni pleurer," répondit l'étonnante petite fille avec un stoïcisme remarquable à onze ans. Sa mère seule comprit que ce souvenir était une allusion aux dernières paroles de son père. Marie s'était donc promis d'être, elle aussi, grande et fière dans le malheur, et le malheur sous cette forme inattendue qui frappait au cœur la trouvait petite et faible.

(A suivre)

INCENDIE A QUÉBEC

LES ÉDIFICES DU PARLEMENT RÉDUITS EN CENDRES.

Vers neuf heures et demie du soir, jeudi dernier, une alarme était donnée à la boîte 73. Le feu venait d'éclater dans les édifices du parlement.

Chose singulière, les pompiers des postes du Palais et de la rue Sault-au-Matelot, avertis par la lueur que projetait l'incendie, étaient déjà rendus lorsqu'on sonna l'alarme. On s'imagine facilement le développement que prirent les flammes pendant tout ce temps. On s'explique plus difficilement, par exemple, le fait que le feu avait envahi l'édifice presque entier quand les gardiens s'en aperçurent.

Une dizaine de minutes plus tard le toit de l'aile Est était en feu et l'alarme sonnait.

Les flammes exerçaient déjà de grands ravages. Elles se propagèrent comme une traînée de poudre, et lorsque les pompiers commencèrent à les combattre, il leur fallut attaquer sur tous les points à la fois.

À minuit, les édifices du parlement, qui s'élevaient quelques heures auparavant majestueux et fiers à l'endroit qui se rattache à plus d'un souvenir historique, n'étaient plus qu'un monceau de ruines.

Seule, l'aile droite offrait encore de la résistance. Elle n'a pas été entièrement consumée, grâce à l'immense quantité d'eau que l'on a jetée.

En quel endroit le feu a-t-il pris naissance? De quelle manière? Voilà des choses que l'on ne sait pas encore et que l'on ne comprend pas trop.

D'après les uns, le feu aurait pris quelque part près de la Chambre du Conseil législatif. Dans tous les cas, c'est dans cette direction que M. Lefrançois, l'un des gardiens de nuit, a vu la première lueur. Mais on ne sait encore rien au juste sur ce point. Quant à l'origine de l'incendie, on n'en connaît pas un traître mot. On se perd en conjecture.

Pendant quelque temps, les immenses colonnes de feu qui s'élevaient au-dessus de la Chambre d'assemblée, et que le vent balançait, firent craindre pour le pâté de maisons sur le côté opposé de la rue.

Plusieurs fois le toit de la maison ci-devant occupée par les bureaux de l'Événement, prit feu; mais on exerçait une grande surveillance. Un jet d'eau était dirigé presque sans interruption de ce côté, et rendait impuissante cette pluie d'étincelles qui s'abattait sur le toit.

On ne peut trop prévoir jusqu'où se serait arrêté l'incendie, si les maisons dont nous venons de parler n'avaient pu être protégées. Le vent soufflait du sud-est. Il aurait infailliblement porté les flammes dans la direction de l'Archevêché.

La perte des édifices est grande, mais la plus sensible est incontestablement la magnifique bibliothèque. Sur quarante mille volumes qu'elle contenait, une dizaine de mille seulement ont été sauvés. On avait placé une escouade de militaires pour surveiller les voleurs qui ne manquent jamais dans ces occasions de se faire la large part.

La somme dépensée pour la bibliothèque jusqu'au premier juillet 1882, est de \$58,000. La bibliothèque contenait aussi pour une valeur de \$5,000 de livres appartenant au ministère de l'instruction publique, et une collection de cartes et livres reçus en échange des gouvernements étrangers et des sociétés scientifiques. La perte dépasse \$70,000.

M. Lemay croit que la plus grande partie des ouvrages canadiens ont été sauvés, mais plusieurs autres très importants ont été consumés.

Nous regrettons d'apprendre que le bibliothécaire de l'Assemblée législative a lui-même perdu 1,400 volumes; c'est une grande perte, car il y avait là des ouvrages choisis et très rares.

Plusieurs autres employés ont fait aussi des pertes considérables; mais la plus cruelle est celle de M. B. Marquette. Il a perdu le fruit d'un travail de vingt-années. M. Marquette achevait un dictionnaire destiné aux maisons d'éducation. Cet ouvrage devait être imprimé cette année. Déjà l'auteur avait refusé la somme de \$1,200, ce qui n'était pas la moitié de la valeur réelle.

Le parlement avait été construit en 1859, et avait coûté \$61,514,77. Le mobilier était évalué à \$14,886. Le montant des assurances est de \$76,600.

Les employés de la Chambre, qui sont arrivés les premiers sur le théâtre de l'incendie, ont de suite songé à l'importance de sauver les documents de la dernière session. Ils y ont réussi, mais non sans peine et quelquefois s'exposer.

On a aussi sauvé tous les documents de la commission pour la codification des lois.

Tous les portraits des ci-devants présidents du Conseil législatif et de la Chambre d'assemblée, ont été consumés.

Le terrain sur lequel étaient érigés les édifices appartenait au séminaire de Québec, et la province payait chaque année à Mgr l'Archevêque une rente de 4,000; cette somme devait être payée à perpétuité.

Le contrat pour la construction de la nouvelle Chambre d'assemblée a été signé il y a quelques semaines par M. Charlebois, entrepreneur de Montréal. Le prix de l'entreprise est d'à peu près \$200,000, et ne comprend pas le mobilier.

On demandait si l'incendie allait nécessiter une session spéciale. L'hon. M. Mousseau dit que non.

Le gouvernement ne fera pas reconstruire les édifices qui viennent d'être détruits. On va essayer de hâter le plus possible les travaux de la nouvelle Chambre, afin que tout soit prêt pour la prochaine session.

UNE ÉTOILE INTERMITTENTE

La prochaine éclipse du soleil, qui doit avoir lieu, comme on sait, dans les premiers jours du mois prochain, continue à occuper le monde astronomique. Mais comme elle ne sera visible que dans l'Océan Pacifique, le nombre des savants qui se rendront aux îles Marquises pour l'observer sera relativement peu considérable.

On attend aussi prochainement, quoique l'époque n'en soit pas exactement déterminée, la réapparition de l'étoile variable ou intermittente, découverte en 1572, par Tycho Brahé, dans la constellation de Cassiopee, et dont le retour est annoncé comme devant se produire de trois siècles en trois siècles ou à peu près, les données qu'on possède à cet égard n'étant pas suffisantes pour établir des calculs rigoureux.

Certains astronomes ont donné à cette étoile voyageuse le nom d'étoile de Bethléem, parce que c'est elle, disent-ils, qui est apparue pour la première fois aux rois-mages lors de la naissance du Christ.

LES VOLCANS DU GLOBE

Nous extrayons de la géographie générale de Balbi, rééditée par la maison Hartleben, de Vienne, un renseignement intéressant sur les volcans en activité.

Il y a actuellement sur la surface du globe 318 volcans en activité.

7 se trouvent dans l'Europe proprement dite: Vésuve, Etna, Stromboli, Volcano, Santorin, Nisyro et Ferdinandea;

27 en Afrique: 17 sur la terre ferme, 10 dans les îles avoisinant le continent;

5 dans l'Asie occidentale;

1 sous-marin, près de Pondichéry;

12 au Kamtschatka;

10 dans les Kouriles;

10 au Japon;

8 situés entre le Japon et les Philippines;

49 dans les îles du sud de l'Asie: Philippines, îles de la Sonde et Moluques;

5 dans l'Océan indien, y compris Maurice et la Réunion;

62 dans l'Océan Pacifique: 3 à la Nouvelle-Zélande, 3 à la Nouvelle-Guinée, 31 dans les Aléoutes, 25 aux îles Sandwich, de la Société, Tonga, Nouvelles-Hébrides, Santa-Cruz;

20 dans l'Amérique du Nord; 3 dans l'Alaska, 8 aux Etats-Unis, 9 au Mexique;

25 dans l'Amérique centrale;

37 dans l'Amérique du Sud; 14 dans l'Equateur; 6 au Pérou et à Bolivie; 17 au Chili;

28 dans les îles de l'Océan Atlantique; 9 en Islande, dont l'Hécla; 6 aux Antilles; 6 aux Açores; 3 aux Canaries; 1 aux îles du Cap Verd; 3 sous-marins.

2 à l'île Jean Mayon (mers polaires du Nord); 2 dans les mers polaires du Sud.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

350 ouvriers ont quitté Ottawa la semaine dernière se rendant sur la section Mattawan du Pacifique Canadien.

Le fret allant de l'ouest à l'est diminue par suite de l'instabilité des prix sur les marchés des districts de l'ouest.

Plus de 3,500 bêtes à cornes ont été nourries dans les distilleries de Toronto, pendant la saison; elles sont toutes destinées à l'exportation.

Les cartes-postales des Etats-Unis sont faites à Holyoke (Mass.), par quarante ouvriers qui en produisent environ 1,000,000 par jour.

Les fabricants de papier albuminé pour la photographie emploient des quantités considérables d'œufs, tous les ans, et contribuent à la cherté de cet article.

Suivant le rapport du Bureau National d'Agriculture, l'Indiana figure au premier rang des Etats produisant du blé. La récolte de ce grain dans l'Indiana est de 11,545 minots par mille carré, et de 1,804 minots à l'acre.

La quantité de minerai de fer importé aux Etats-Unis pendant l'année finissant le 30 juin 1882, a été de 580,202 grosses tonnes, dont la valeur totale s'élevait à \$1,687,677, soit une moyenne de \$2.90 par tonne.

En 1747, la Californie du Sud exportait 700,000 minots de pommes de terre. Dans le recensement de 1840, la récolte de cet Etat y est estimée à 108,288,000 minots, dans celui de 1870 à 165,047,297, et dans celui de 1880 à 167,659,570 minots.

Il est arrivé au Canada pendant le mois de mars 8,598 émigrants, et pendant les trois premiers mois de l'année 20,646, contre 20,191 en 1882. Il est resté parmi nous pendant les trois premiers mois de l'année 11,650 émigrants contre 9,844 en 1882.

On suppose généralement que les seuls papiers de tenture dangereux par l'arsenic qu'ils contiennent, sont de couleur verte. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, ce poison est également employé dans les couleurs rouges, fauves et autres couleurs combinées si à la mode actuellement.

Anciennement, les courtiers d'argent italien avaient des banca dans les Bourses. Lorsque le malheur, ou autre cause, amenait la déconfiture du courtier, son banc était brisé, d'où la désignation italienne de banco rotto, de laquelle est venue banqueroute en français et bankrupt en anglais.

Winnipeg n'est pas un paradis pour les commerçants ou les spéculateurs ayant momentanément besoin d'argent. On cite dans les journaux de la ville qu'un emprunteur s'étant adressé à un des courtiers de Main street, avec un billet de \$253, a poliment été informé que son effet serait escompté au taux de 10 p. c. par mois.

Les ateliers de réparation établis par le Grand-Tronc, à Windsor, il y a quelque temps, ont pris une grande importance. Ils possèdent maintenant tout ce qui est nécessaire à la reconstruction complète des wagons. Chaque wagon est estampillé du nom de l'atelier qui l'a réparé, et ceux partant de l'atelier de Windsor deviennent très nombreux.

Une nouvelle espèce de pommes de terre sauvage a été découverte sur les plateaux du sud-ouest de l'Arizona, à une altitude de 8,000 à 12,000 pieds; son goût et son arôme sont, dit-on, de beaucoup supérieurs à ceux des meilleures espèces cultivées. Des essais de culture en sont actuellement faits à l'Ecole d'Agriculture de l'Etat de Californie.

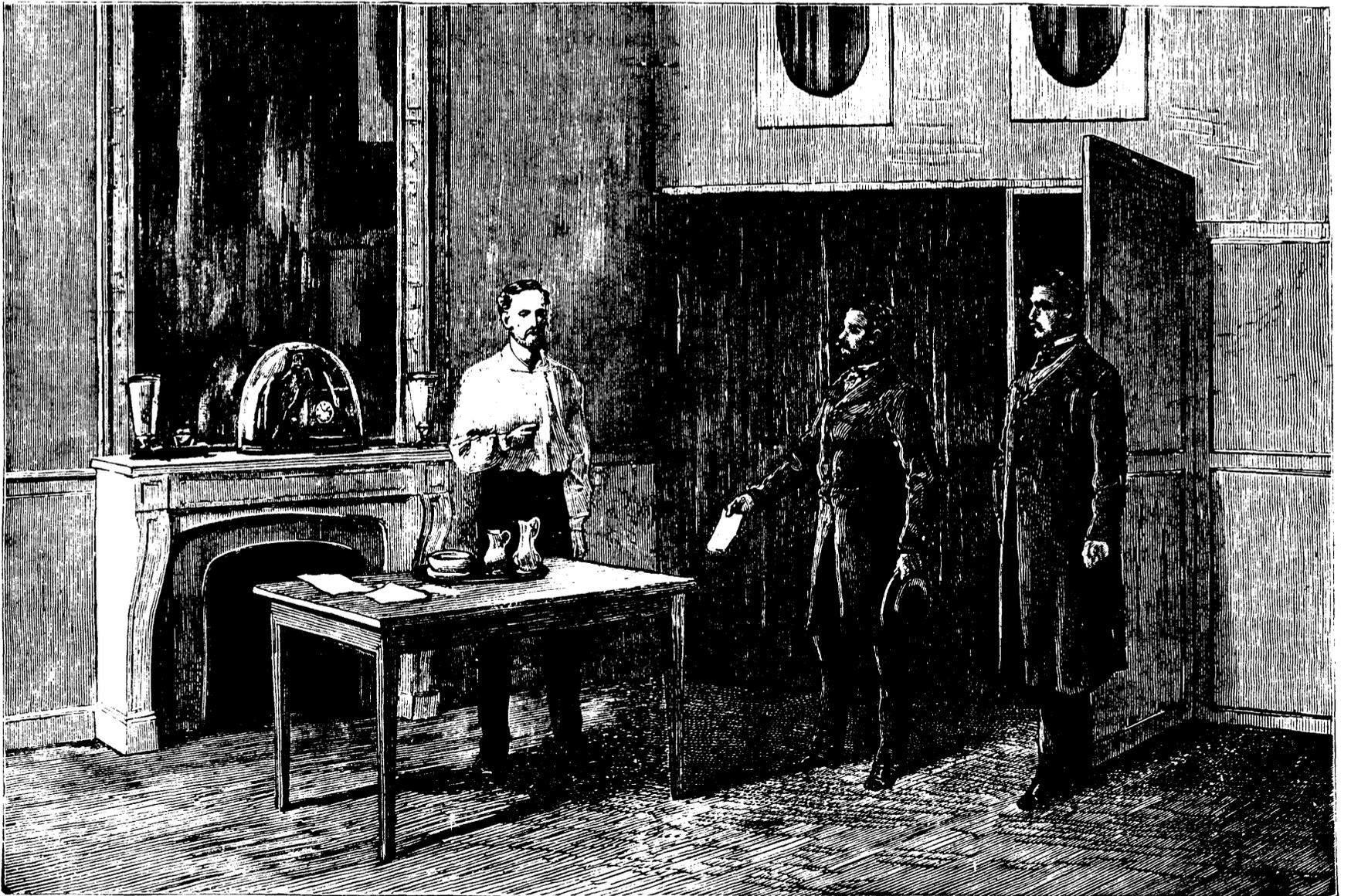
Un industriel montréalais a inventé une machine pouvant cuire les aliments par l'électricité. Elle consiste en une poêle isolée, de telle manière que le fond forme le pôle positif du courant. Le pôle négatif est attaché à un point mobile qui voyage d'une manière circulaire sur toute la face extérieure du fond de la poêle. Le mouvement est assez rapide pour distribuer la chaleur d'une manière égale sur toute la surface de l'appareil, et pour éviter que la poêle ne soit percée par le courant électrique.



LE PRINCE GORTSCHAKOFF, CHANCELIER DE L'EMPIRE DE RUSSIE
Décédé le 10 mars.



M. COUMOUNDOUROS, LE CÉLÈBRE HOMME D'ÉTAT GREC
Décédé le 10 mars.



PARIS. — ARRESTATION DE M. FRANK BYRNE, SECRÉTAIRE DE LA LAND AND LABOUR LEAGUE, DANS UN HOTEL DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

NOUVELLES DIVERSES

—Le cerveau de Timothy Milloy, qui a été pendu à Montréal, pesait 48 onces.

—Le prince Krapotkine, condamné à Lyon pour anarchie, est dangereusement malade.

—Un barbier, nommé Henri Larocque, a été condamné par le recorder à \$1 d'amende pour avoir rasé un client, après dix heures dimanche matin.

—On mande de St-Petersbourg qu'un incendie a détruit cinq cents maisons à Iwanoski, dans la province d'Osenburg. Les pertes sont considérables.

—Un vapeur espagnol, le *Magdalena Vicentas* a fait naufrage au large de Bilbao, à la suite d'un abordage avec le vapeur anglais *Thames*. Sept personnes se sont noyées.

—L'un des murs du théâtre Stadt, à Berlin, que des ouvriers étaient occupés à démolir, s'est écroulé tout à coup, ensevelissant plusieurs des malheureux ouvriers sous ses décombres.

—M. Arthur Arcand, notre jeune et déjà célèbre calligraphe, qui a remporté le premier prix à la dernière exposition de Montréal, vient de recevoir une lettre de Mme Albani, accompagnée de sa photographie.

—Une immense conflagration a détruit une partie de la ville de Delhi, capitale de l'Hindoustan. Deux mille maisons ont été incendiées et un très grand nombre de personnes se trouvent sans abri et réduites à la misère.

—Le grand cornettiste Lévy, bien connu à Montréal par les concerts qu'il a donnés il y a deux ans, vient d'être tué accidentellement dans un chemin de fer aux Etats-Unis.

On a essayé de faire sauter, au moyen de la dynamite, dit-on, les casernes de Douvres. L'explosion a démolé quantité de vitres et ébranlé nombre de cheminées dans les rues voisines des casernes.

—Trois journaux sont en ce moment l'objet de poursuites pour libelle : *l'Electeur*, par M. le shérif Quesnel, pour \$25,000 ; la *Vérité*, par M. Israël Tarte, pour \$30,000, et enfin le *Quotidien* par M. Fortier, ex-greffier de l'exécutif, pour \$1,500.

—S'il faut en croire un prophète de malheur, un nouvel hôte s'installera au foyer des Russes cet été, qui n'aura aucune tendance nihiliste, mais dont l'action n'en sera ni moins prompte ni moins fatale, nous voulons parler du choléra.

—Un télégramme de Chicago nous apprend que M. Edouard Jump, artiste et caricaturiste bien connu à Montréal, où il a fourni souvent de beaux dessins à *Canadian Illustrated News* et à *L'Opinion Publique*, s'est suicidé vendredi matin en se logeant une balle de revolver dans la cervelle.

—Il est probable que le couronnement du czar sera remis au 10 de juin. La dernière proclamation des nihilistes parle du czar en termes méprisants. Des personnes qui se prétendent bien renseignées disent que le czar n'a aucun danger à redouter le jour de son couronnement, si ce n'est l'acte de quelque fanatique, et même cela n'est pas à craindre.

—La production du vin, en Californie, est une des plus grandes industries des Etats-Unis. Voici qui peut donner une idée de ses développements. Une compagnie a récemment reçu tout un wagon chargé de bouteilles et de semence de la vigne de Repiri. La récolte de vin d'un seul comté de Californie s'est élevée, la saison dernière, à plus de 200 millions de gallons.

—La compagnie des wagons-Pullman vient d'équiper et de lancer sur la voie du Grand-Tronc, à Montréal, deux nouveaux wagons d'un modèle exquis. Les matériaux qui sont entrés dans la construction de ces chars ont été achetés dans le pays et non importés comme autrefois. La douane exerce une vigilance extraordinaire dans les ateliers des Pullman pour prévenir les fraudes.

—On mande de St-Petersbourg que malgré tous les efforts qu'on a faits auprès de lui, le grand duc Constantin se refuse à assister au couronnement du czar. A la mort d'Alexandre II, le grand duc s'est retiré en Crimée, déclarant qu'il ne remettrait jamais les pieds à St-Petersbourg tant qu'Alexandre III, son neveu, serait sur le trône. Il tient parole.

L'art et l'huile.—Le *Virginian* de Norfolk, Va., du 16 janvier 1881, rapporte la cure merveilleuse par l'huile de St. Jacob dans le cas du professeur Cromwell, connu par tout le pays, pour ses illustrations artistiques, qui a été guéri par cette huile d'un rhumatisme inflammatoire.

TRIBUNAUX COMIQUES

LA CHAUDIÈRE

Le jeune Darras comparait devant la police correctionnelle, inculpé d'avoir frappé le marinier Canon en lui donnant un coup de tête dans la poitrine pour le terrasser, dans le but sans doute de le voler.

M. Canon est introduit.

M. le président.—Il prétend que ce n'est pas lui qui vous a porté un coup de tête ?

Le témoin.—Oh ! si, si, c'est bien lui.

Le prévenu.—Monsieur se trompe, c'est pas moi !

La femme du témoin, entendue à son tour, confirme la déclaration de son mari ; mais elle déclare ne pas reconnaître la figure du prévenu, qu'elle n'a vu que fort mal et pendant peu de temps.

Le prévenu.—Je vous dis, on me prend pour un autre.

Canon, rappelé, affirme qu'il ne se trompe pas et reconnaît le prévenu sans la moindre hésitation.

M. le président (au prévenu). Enfin, votre mère demeure à Belleville ; que faisiez-vous à minuit dans la rue de Lyon ?

Le prévenu.—Je revenais d'un café-concert.

M. le président.—Vous avez quitté votre mère depuis vingt mois.

Le prévenu.—Comme n'ayant pas d'ouvrage dans mon état qui est le papier.

M. le président.—Et comment avez-vous vécu pendant vingt mois ?

Le prévenu.—Comme acteur.

M. le président.—Acteur ?... Dans quel théâtre ?

Le prévenu.—Le théâtre de M. Canard ; son nom, c'est Ehrst, mais on l'appelle Canard, parce que c'est plus facile.

M. le président.—C'est un directeur de théâtre forain ?

Le prévenu.—Oui, monsieur : nous avons joué l'autre jour à la fête de Montmartre.

M. le président.—Qu'est-ce que c'est que ce théâtre ?

Le prévenu.—Le théâtre de l'Enfer.

M. le président.—Et vous jouiez dans cette pièce ?

Le prévenu.—Oui, monsieur.

M. le président.—Quel rôle ?

Le prévenu.—Voilà : M. Canard qui fait le rôle du diable, juge les femmes adultères, les restaurateurs qui vendent du chat pour du lapin, les pâtisseries qui font des pâtés avec du rat, les épiciers qui vendent du poussier de mottes pour du café, et les marchands de vins qui mettent de l'eau dans leur vin. Alors, quand M. Canard crie : A la chaudière !... C'est moi que je jetais tout ça dedans.

M. le président.—Et combien gagnez-vous pour remplir cet emploi et cette chaudière ?

Le prévenu.—25 francs par semaine, depuis dix-huit mois que j'étais avec M. Canard.

Le tribunal a condamné le prévenu à trois mois de prison pour tentative de vol, moyen d'existence d'ailleurs auquel il faut encore préférer le rôle de suppôt de Satan, bien que 25 francs par semaine ne soient pas le diable.

L'HOSPICE DE SAINT-GOTHARD

L'ouverture du chemin de fer du Saint-Gothard n'entraînera pas la suppression du célèbre hospice situé sur le sommet du massif entre Hospital et Airolo, à 6696 pieds d'altitude. Il vient d'être décidé qu'il restera ouvert toute l'année aux touristes, ainsi qu'aux nombreux voyageurs qui font à pied la route de Suisse en Italie. La fermeture de l'hospice du Saint-Gothard aurait été, dans bien des cas, pour ceux qui ne peuvent payer le prix du transport d'Airolo à Goeschenen une véritable sentence de mort.

Dans ces régions nues et désolées, l'hiver dure neuf mois et le voyageur qui suit la route du Saint-Gothard n'y trouve d'autre refuge que l'hospice. C'est un vaste bâtiment construit aux frais du canton du Tessin et entouré de plusieurs maisons. Il est desservi par des Pères capucins.

Non loin de l'hospice, on rencontre le lac de Luzendro, où la Reuss prend sa source ; les lacs appelés du Saint-Gothard, et le Tessin qui descend du lac Stella en formant plusieurs cascades dans la gorge sauvage du Tremola (la vallée tremblante), où les avalanches ont fait tant de victimes.

D'après une statistique qui vient d'être publiée, 15,730 personnes ont trouvé, en 1881, abri et secours à l'hospice du Saint-Gothard, 58,503 rations y ont été distribuées, 3,956 voyageurs y ont été logés, et on y a soigné 122 malades.

Quant au nombre des touristes qui l'ont visité l'année dernière il est presque aussi élevé qu'au grand Saint-Bernard.

Cri du cœur d'un ivrogne :

—Dieu que c'est bon de boire quand on n'a pas soif !

LES ÉCHECS

Montréal, 26 avril 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TROMPE, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 353.—MM. J. T. Boivin, Saint-Jérôme ; H. Lupien, P. J. D., P. Maurien, L. M. Lafrenaye, L. Dargis, Fabien, J. C. Dubé, Montréal ; H. I. Lamoureux, Lowell ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P., Arthabaska ; Honoré M., Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudeiu, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; I. Lafrenière, N. P., Sorel.

CORRESPONDANCE.

M. C., Ottawa.—Selon votre désir, nous vous aurions répondu directement si votre signature eût été lisible.

N. P., Sorel.—Le tournoi international de Londres est commencé de lundi dernier, le 23.

LES ÉCHECS EN RUSSIE.

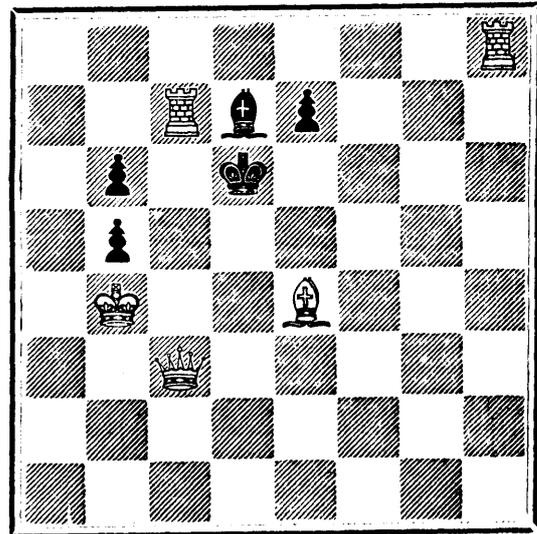
Sous l'influence de S. A. R. le prince Dadian de Mingrelie, les échecs sont, en ce moment, en grande faveur dans la société de Saint-Petersbourg. Tous les mardis, les amateurs d'échecs se réunissent chez le général comte P. Kreutz, où l'accueil le plus hospitalier leur est offert ; les jeudis, ils se retrouvent chez le colonel Boutourline, et enfin les samedis les somptueux salons du comte H. Kreutz, au bord de la Neva, leur sont ouverts. On se rappelle que le prince Oursouff était un joueur fort remarquable, et les notes élogieuses de Staunton, sur les parties du grand duc Constantin, ont révélé dans le jeu de S. A. I., un esprit original et une grande perspicacité. Actuellement, le sceptre des échecs est tenu dans ses salons par le prince Dadian de Mingrelie.

Deuxième prix du concours de *Leeds Mercury*.

PROBLEME No. 354.

Composé par M. G. J. SLATER.

NOIRS.—5 pièces.



BLANCS.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 353.

Blancs.

1 F 5e FR

2 D 5e ou 4e D, échec et mat.

Si :

2 D 4e FR ou D 5e FD, échec et mat.

Noirs.

1 R pr. F ou R 3e D

1 P 4e D ou P pr. P

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 8 avril

GRAVURES : Fillette de huit à dix ans.—Toilette de dîner et de soirées.—Quatre pans de cravates.—Garniture en broderie Richelieu.—Garniture brodée.—Bonnet d'enfant (3 dessins).—Dessus de coussin en application et broderie.—Parures en fleurs (7 dessins).—Coiffure en dentelle.—Chapeau de grand deuil.—Chapeau de petite fille.—Chapeau de baby.—Toilette de printemps (9 dessins).—Costume d'amazone.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Un sauvetage.—Ne nous induisez pas en tentation.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 7 avril

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.—Nos gravures : La mer intérieure africaine ; Le centenaire de Raphaël à Rome ; La Croix-de-Berny ; Le pont de Tolbiac et les nouveaux quais de Bercy.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—L'Orgue du mort (suite et fin), par A. Brébion.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs.

GRAVURES : Centenaire de Raphaël ; Tombeau de Raphaël à Rome ; Mer intérieure africaine ; Fillettes de Gabès.—Mission de 1883 : Caravane de M. de Lesseps.—Centenaire de Raphaël : Les députations entrant au Panthéon.—Buste de femme, attribué à Raphaël (musée de Lille).—Paris : Pont de Tolbiac et nouveaux quais de Bercy.—Sport : La Croix-de-Berny.—Gravure extraite de la *Revue de la Mode*.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

PENSÉES

Notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous ; nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. *Fléchier.*

Si nous retranchions de nos jours ces temps où nous ne vivons que pour souffrir ; si nous ne comptons que les jours de prospérité, notre vie serait réduite à une durée presque imperceptible.

Il faut peu de choses pour les besoins de la vie ; mais il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion. *Lambert.*

Le plus sage de tous les hommes qui, depuis le cèdre jusqu'à Physope, n'ignorait rien de tout ce qu'il y avait dans le monde, perdit les plus belles lumières de son esprit, dès qu'il eut livré son cœur au libertinage. *Bourdaloüe.*

Il y a dans le cœur humain une générosité perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement de l'autre. *La Rochefoucauld.*

L'homme croit souvent se conduire, lorsqu'il est conduit ; et pendant que, par son esprit, il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre. *La Rochefoucauld.*

Chacun dit du bien de son cœur et personne n'en ose dire de son esprit. *La Rochefoucauld.*

Le cœur fait faire à l'esprit des juge-

ments faux, conformes à ses inclinations. Il lui fait préférer le présent à l'avenir et regarder les biens de cette vie, comme quelque chose de plus réel que tout ce qu'on dit des biens de l'autre. *La Bruyère.*

Ce sont les bonnes qualités du cœur qui donnent le prix aux autres, et qui, en faisant le vrai mérite de l'homme, le rendent aussi un instrument propre à procurer le bonheur de la société. *Rollin.*

L'étude du cœur est une occupation vertueuse. Tous les anciens sont convenus de l'importance de cette maxime : "connais-toi toi-même." Ils l'ont gravée sur la porte de leurs temples, et l'ont enseignée dans leurs écoles. *Fléchier.*

Les gens qui trouvent tant de difficulté à réfléchir sur leur propre cœur, passent leur vie à pénétrer le cœur des autres. Ils s'endorment sur ce qui les touche, et se tourmentent sur ce qu'ils n'ont ni intérêt de savoir, ni pouvoir de corriger. *Fléchier.*

On n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. *Lambert.*

Toujours prudent.—Dans un article du *Star* de Washington il est mentionné que le sénateur J. G. Blaine, qui avait souffert du rhumatisme, a été guéri par l'*Huile de St. Jacob*, et que maintenant il en conserve toujours chez lui en cas d'attaque.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème français No 14

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneaux.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

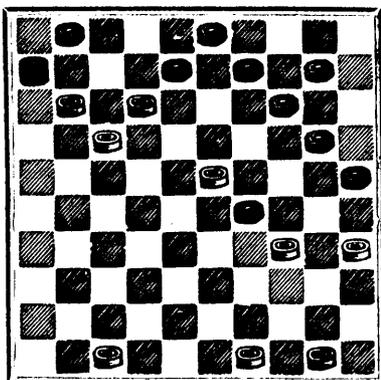
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 15

Composé par M. Wardon.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 14

Blancs—25 20, 26 21, 28 23, 30 8, 42 31, 38 32, 33 4 et gagnent.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et MAUX.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

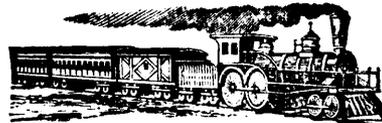
A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles	2 05 "
" Rimouski	3 49 "
" Campbellton	8 36 "
" Dalhousie	9 15 "
" Bathurst	11 17 "
" New-Castle	12 52 a. m.
" Moncton	4 00 a. m.
" Saint-Jean	7 30 a. m.
" Halifax	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 32, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois en un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPERS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant